

AU DÉTOUR DU CHEMIN

MYL BERSAL

Edition **S** *cripta*

Du même auteur :

- Hécatombe pour un serment, Éditions Scripta, 2013
- Le carillon, Éditions Scripta, 2014
- Isabelle ou l'obsession funeste, Éditions Scripta, 2014
- Des taches sur la barrette, Éditions Scripta, 2014
- Impasse au quatrième, Éditions Scripta, 2014
- Récits insolites, Éditions Scripta, 2014
- En cette nuit de décembre... , Éditions Scripta, 2014

« La vocation, c'est avoir pour métier sa passion »

Stendhal

Prologue

La Clio blanche pila net devant une grosse bâtisse aux murs ocrés, sur le fronton de laquelle on pouvait lire, en lettres noires : « Compagnie maritime ». Une femme élégante sortit de la voiture, claqua la portière, monta lentement les quatre marches et ouvrit la grande porte vitrée, protégée par des barreaux en fer forgé.

Frédérique Coustin ôta son ciré qu'elle accrocha au porte-manteau, tourna une clé dans la porte en bois qui lui faisait face, et entra, d'un pas alerte, dans une grande pièce. Svelte, la plénitude d'une quarantaine bien sonnée, les cheveux noirs ondulés attachés en queue de cheval, les lunettes de soleil remontées sur le front, elle appuya sur un bouton, et, sans bruit, les volets électriques s'enroulèrent, laissant pénétrer le soleil de cette fin d'après-midi de printemps. Comme toujours, Frédérique prit le temps d'admirer sa « cabine de capitaine » - comme elle l'appelait -. Un imposant bureau en bois ciré, sur lequel trônait une magnifique lampe tempête, aux verres colorés, occupait à lui seul tout un pan de mur, les autres murs

étant ornés de toute une panoplie d'accessoires marins alternant avec des aquarelles océanes. Deux vitrines renfermaient des maquettes de bateaux de pêche. La patronne de la « Compagnie maritime » sourit en s'asseyant à son bureau. Que de chemin parcouru !... Elle avait réalisé son rêve, après un dur apprentissage... Oui, ce rêve d'enfant... elle avait tenu bon et obtenu tout ce qu'il fallait quant aux examens et qualifications pratiques, avec, en prime, la considération de tous ses compagnons... Son sourire s'accrut quand elle revit le visage à la fois ébahi et admiratif du jeune journaliste qui l'avait interviewée, ce matin même, pour une série d'articles sur... » Ces femmes au métier peu banal », à paraître dans un journal régional, dans le cadre de... » La Journée de la femme « . Interviewée au dictaphone, elle avait raconté son « histoire », son rêve d'être marin-pêcheur..... L'image de Mademoiselle Moutier Adeline, amie de ses parents, qui s'était prise d'affection pour elle, et qui avait tenté de la façonner à sa manière, mais en vain... s'était alors imposée à son esprit avec émotion... Devant le courage et la conviction de Frédérique, Mademoiselle Moutier, sans famille, l'avait nommée, en effet,

à sa mort, légataire de tous ses biens. C'est ce qui avait facilité, ô combien, son ascension dans ce métier. C'est ainsi qu'elle se retrouvait, patronne d'une entreprise florissante, riche de cinq bateaux. Son mari et ses deux fils ne connaissaient que les prémices de son aventure, mais ses petits enfants, non... sinon quelques bribes qui s'effiloçaient dans leur mémoire...

Et si je la leur faisais lire cette aventure !!!... -se dit-elle-... Elle réfléchit... un instant, ouvrit un tiroir, en tira un gros cahier d'écolier, offert par Mademoiselle Moutier, dont la première page écrite au stylo à plume, avec pleins et déliés, portait le titre suivant :

« Au détour du chemin. C'était hier... il n'y a pas si longtemps »...

Chapitre I

Le départ

Assise au bord du lit intact, vêtue d'un épais anorak rouge, un bonnet de laine blanc enfoncé jusqu'aux yeux camouflant entièrement les cheveux, Frédérique relut pour la énième fois le court message qu'elle avait rédigé à l'attention de Mademoiselle Moutier Adeline.

« Chère Mademoiselle,

Merci de votre gentillesse pour moi, et de vos bonnes attentions à l'égard de ma famille. Je sais que je vais vous paraître bien ingrate, mais ici, j'étouffe... Je ne m'y ferai jamais. J'ai décidé de regagner mon village. Dites à mes parents que j'y mettrai le temps qu'il faudra, mais j'y parviendrai seule... Si Dieu le veut bien.

Votre dévouée,

Frédérique »

— J'espère que je n'ai pas fait de faute...
« étouffe »... deux f?... Tant pis.

« Si Dieu le veut bien »... Elle avait hésité à rajouter cette phrase, mais elle l'avait finalement retenue, sachant qu'en invoquant Dieu, elle atténuerait la colère d'Adeline Moutier qui penserait que sa protégée n'avait pas perdu tout sens moral.

Frédérique soupira, replia la feuille et la plaça en évidence sur la cheminée. La pendule égrena les douze coups de minuit. La tentation de vérifier une fois de plus son sac à dos la tenailla, mais elle comprit que ce n'était qu'une diversion de son cerveau pour l'obliger à s'attarder. Fermement, elle l'enfila sur ses épaules.

Minuit !... Cette heure choisie par elle, dès l'idée de son projet, pouvait paraître dérisoire, et donner à sa fuite une consonance de mauvais roman, mais elle l'avait choisie sciemment, par bravade, peut-être.

Minuit, l'heure de la messe de Noël, minuit l'heure de la fin du rêve de Cendrillon ; minuit, l'heure du crime... lieu commun dont l'évocation les glaçait, elle et son amie Fanny, quand elles s'amusaient toutes deux à s'effrayer par des

histoires lues ou inventées...

Donc, quand elle avait monté le scénario de son départ, elle avait naturellement élu cette heure, auréolée de tout le mystère propice à l'aventure qu'elle entreprenait : une marche discrète à travers les chemins pour rejoindre son île natale depuis les deux Sèvres.

Elle jeta un coup d'œil circulaire dans cette petite chambre où elle avait résisté cinq mois... propre, nette, sympathique même, mais désespérément vide des effluves marins qui avaient bercé et embaumé son enfance... La lettre... son sac... Non, elle n'avait rien oublié. Adieu !

Elle enjamba le rebord de la fenêtre dont elle avait volontairement omis de fermer les volets qu'elle n'eut qu'à pousser. Elle courut sur l'allée du jardin ; seule une oreille attentive aurait pu ouïr le crissement léger de la petite porte du fond dont elle avait subtilisé la clé à Adrien, le vieux jardinier, quand elle la referma avec soin. Frédérique avait franchi le pas... Elle se retrouvait seule, de l'autre côté de l'enceinte protectrice. A ce moment-là, elle prit conscience que ce qu'elle venait d'accomplir comme un geste décisif n'était que le prélude d'une folle odyssee, dont le point d'orgue était son village

de pêcheurs, là-bas, sur la côte atlantique. Quel immense vide entre ces deux extrêmes... si énorme que Frédérique, prise d'un vertige, s'adossa au mur ; ce contact tangible avec une sécurité assurée lui donna une irrésistible envie de rebrousser chemin, et de s'enfourer dans le nid douillet de son lit. Mais le rayon de lune qui argentait le sentier conduisant à la route, l'arracha à son angoisse :

— « Allons, ma fille ! Montre que tu ne sais pas que rêver, comme dirait Mademoiselle Adeline... Advienne que pourra ! Je marcherai la nuit et je dormirai le jour ; ainsi, si les gendarmes me recherchent, j'aurai plus de chance de leur échapper. »

Elle parlait à haute voix, comme pour se donner du courage. Cette idée d'une partie de cache-cache avec la maréchaussée la fit sourire... Là, ce sera pour de vrai et non pas pour se divertir avec les copains... Ah, jouer de nouveau aux gendarmes et aux voleurs !... Se camoufler derrière les dunes, presque enfouie dans le sable fin, ou se blottir au fond des bateaux à cale, comme au bon vieux temps, doux souvenirs d'enfance !... Frédérique oubliait qu'elle avait dix sept ans et que, quand

Mademoiselle Adeline l'avait emmenée pour en faire une demoiselle de compagnie, il y avait belle lurette qu'elle ne participait plus à ces jeux de gamins... Mais à y repenser, cette nuit, et croire très fort y recommencer, cela lui réchauffait le cœur et rendait plus alertes les pas qui, peu à peu, creusaient l'écart...

Encore émue par son acte, attentive à suivre le ruban goudronné qui s'allongeait devant elle, ne contrôlant ni sa respiration ni les battements de son cœur, Frédérique trottait plus qu'elle ne marchait... Elle eut chaud et écarta l'écharpe enroulée autour de son cou et qui remontait haut sur le visage. Surprise par la morsure du vent sur la peau brusquement mise à nu, derechef elle s'emmitoufla. Elle se félicita d'avoir pris ses précautions en tablant sur les froidures nocturnes qui s'attardaient au mois de mars. Elle tenta de découvrir son ombre, histoire de rire de l'allure plutôt rebondie qu'elle devait présenter... Sûr qu'elle ne remporterait pas un premier prix d'élégance, mais elle avait recherché pour son voyage deux atouts : le bien-être, en prévision d'un froid tardif : écharpe, gants, bonnet, anorak ; et la prudence : blue-jean usagé, tennis fatigués qui

ne tiendraient sûrement pas le coup, et puis... vêtements amples, cheveux courts, dissimulés de surcroît par un couvre-chef, ici le bonnet, et, en fin de compte, si cela devenait insupportable à cause de la chaleur, un vieux béret de feutre noir emprunté à Adrien... Tout cela lui conférait l'apparence d'un jeune homme. Elle avait jugé qu'elle courait moins de risques en garçon qu'en fille. Encore une idée issue d'une éducation forgée dans le bon sens, mais il lui avait semblé que les gens qu'elle rencontrerait trouveraient plus convenable de croiser un garçon, arpentant les chemins, qu'une jeune fille... Sa mère l'aurait approuvée et aurait d'ailleurs moins peur si elle connaissait ce détail... Frédérique eut de la peine en songeant soudain à l'angoisse que ne manqueraient pas d'éprouver ses parents, dès qu'Adeline Moutier leur ferait parvenir la nouvelle. Mais avec l'insouciance de la jeunesse, elle chassa rapidement cette mauvaise pensée :

— Cela ne va pas durer longtemps !... Je serai bientôt près d'eux -pensa-t-elle.

La cadence s'était légèrement ralentie. Frédérique fixait la route qui, bien visible, la rassurait. Elle n'osait pas regarder à droite ni à gauche, les bas-côtés bordés, -de-ci, de-là,- de taillis, de touffes, de piquets, -que sais-je

encore-, qui, dans l'ombre, perdant toute valeur de choses simples, lui apparaîtraient comme des formes cauchemardesques... Au moindre arbrisseau dressant ses rares branches dénudées, elle serait capable de s'enfuir à toutes jambes en hurlant... C'est vrai qu'elle avait toujours été effrayée par le noir de la nuit. Son imagination la peuplait de tout un monde irréel d'êtres sans consistance qui, maintenus prisonniers le jour par les mille éclats du soleil, prenaient leur revanche quand le grand maître se reposait, enfin, dans la quiétude de sa couche océane. Gentils ou méchants, ils dansaient alors une sarabande effrénée sous le halo blafard d'une lune complice qui, bien souvent, se voilait la face derrière les amas floconneux des nuages. Et encore, dans cette campagne, leur ballet fantasmagorique n'était pas, comme dans son village, bercé par les longues plaintes des âmes sans sépulture des marins engloutis, dans les flots d'une mer devenue traîtresse !...

L'épisode de la cruche cassée par Poil de Carotte avait toujours provoqué l'hilarité de ses amies au collège, mais, elle, elle avait toujours été solidaire du petit garçon, en partageant sa frayeur au point d'en avoir les mains moites et

le cœur serré.

Il faut croire que le véritable enfer qu'elle subissait loin de son île natale, depuis cinq mois, était devenu insoutenable pour qu'elle se décidât à se jeter ainsi sur les routes, cheminant solitaire... « par monts et par vaux », dans cette obscurité qu'elle redoutait tant mais que, courageusement, elle affrontait, sentant d'instinct que dans l'épreuve tentée, elle était une alliée appréciable.

Chaque pas l'éloignait de la demeure d'Adeline Moutier, et chacune de ses pensées l'y ramenait.

Elle se revoyait cinq mois auparavant, descendant de la voiture conduite par Adrien qui était allé les chercher toutes les deux à la gare. La maison en pierres de taille, aux volets marron et à la couverture d'ardoises, lui avait paru d'emblée hautaine et froide. Elle s'était recroquevillée sur elle-même, serrant très fort la courroie de son sac, lançant un regard

effarouché autour d'elle, désespérant de découvrir les maisons blanchies à la chaux, aux volets verts et aux toits rouges qu'elle avait toujours connues.

Dans sa quête éperdue, une image s'était imposée à elle : celle du jardin... Magnifique ! Les arbres avaient revêtu leur livrée sang et or, la plus belle, la plus flamboyante sous les derniers hommages d'un soleil automnal. Une véritable symphonie de couleurs qui s'harmonisait avec le vert foncé des haies de fusains et le vert plus tendre d'une pelouse soigneusement entretenue. Un tel chatoiement n'était pas coutumier dans sa région. Où étaient ses tamaris rabougris et ses pins aux troncs tourmentés par le vent marin ?... Ils lui manquaient déjà !

La boule qui lui oppressait la gorge, depuis son au-revoir à toute la famille réunie devant la porte, s'épaissit encore. Elle avait peur de craquer. Elle avait tant joué à la brave, détournant la tête des yeux embrumés de sa mère, feignant un dernier câlin au petit frère de trois ans qui ne comprenait pas...

Cela faisait un an que cette séparation avait été décidée !...

Mademoiselle Moutier passait les trois

mois d'été, dans le village natal de Frédérique, dans sa villa qu'un couple de régisseurs entretenait pendant son absence. Elle s'était liée d'amitié avec les parents de Frédérique dont la mère faisait le repassage et quelques travaux d'aiguilles. Elle s'était intéressée à Frédérique et avait proposé de la prendre, comme demoiselle de compagnie, dès que cette dernière aurait obtenu son brevet des collèges. Bien que l'éloignement envisagé fût très cruel pour eux, les parents de Frédérique s'étaient ralliés à cette offre, comprenant tout l'intérêt que leur fille pourrait en tirer pour son avenir. Consultée, Frédérique n'avait pu qu'acquiescer...

Ce métier ou un autre... puisque, jamais, elle ne serait marin-pêcheur !...

Marin-pêcheur !... Quel souvenir cruellement inscrit dans sa mémoire... Elle devait avoir douze ans... C'était un beau dimanche ensoleillé du mois de juin...

Les fenêtres ouvertes permettaient à l'air vivifiant, plein d'odeurs d'algues, de poissons, d'iode, de s'insinuer partout. La famille à laquelle s'étaient joints son oncle et sa tante s'attardait autour de la table, sirotant le café, bavardant de tout et de rien...

Brusquement tante Jeanne s'était adressée à Frédérique :

— Il paraît que cela ne marche pas mal à l'école ; as-tu une idée de ton travail futur ?

— Ben oui -avait répondu Frédérique, sûre d'elle-même, comme si c'était une évidence- Maman veut que j'aie mon Brevet ; ensuite, je m'inscrirai comme marin-pêcheur, comme papa et mon oncle.

Un silence incrédule avait suivi ces paroles, puis un immense éclat de rire avait secoué son oncle, sa tante, son père et sa mère.

— Où as-tu été pêché, c'est le cas de le dire, cette idée incongrue -avait soufflé sa mère en pouffant de rire.

— Marin-pêcheur !... Rien que cela !... Où as-tu appris qu'une fille pouvait devenir marin-pêcheur – avait surenchéri son père en riant à en pleurer... D'ailleurs est-ce que cela existe, le féminin de pêcheur !... Ma fille veut être une « pêcheuse » !... Et de nouveau, un rire énorme, tonitruant, roula dans la petite salle à manger...

Sidérée, Frédérique s'était enfuie en se bouchant les oreilles. Elle s'était réfugiée sur la plage, et, la tête enfouie dans le sable, elle avait versé des tonnes de larmes... Elle n'avait jamais envisagé qu'elle ne pourrait accomplir le même

métier que son père et passer le plus clair de son temps au service de cette mer qu'elle adorait. Ce jour-là, elle eut envie de mourir, de s'avancer dans la mer et de s'y engloutir... Longtemps, elle garda rancune à ses parents de leur attitude, les rendant responsables de sa condition de fille... Peu à peu, elle se fit une raison, mais chaque fois qu'elle évoquait l'avenir, un arrière-goût de cendres lui venait à la bouche.

Toute à ses pensées, Frédérique marchait gaillardement. Son départ était déjà du passé... Elle ne songeait nullement à la fin de son odyssee ; convaincue qu'elle la mènerait à bien, elle ne vivait que le moment présent, et celui-ci, elle s'apprêtait à le savourer.

Là-bas, vers l'est, le ciel tirait ses rideaux, se dégageant lentement des voiles assombris de la nuit. Elle n'avait jamais assisté à la naissance de l'aube. Ravie, elle découvrait son horizon qui s'élargissait en ménageant ses effets. Le bord de la route, si peu accueillant quelques heures plus tôt, se dessinait ; les traits noirs gommés par une main invisible s'estompaient ; chaque touffe, chaque haie, chaque tronc reprenait son aspect habituel, pas tout à fait encore, car le froid vif de la nuit se traduisait par une gelée

blanche étendue comme une chape sur toute la campagne engourdie. C'était très beau, ces mille ciselures qui paraient la moindre brindille et qui scintillaient dans les lueurs timides du soleil. Elles en profitaient, les drôlesses, sachant très bien combien était éphémère leur existence, car, dès qu'enhardi par son ascension, l'astre les effacerait d'un coup de rayon.

Frissonnant dans le matin glacé, malgré la beauté du spectacle inédit pour elle, Frédérique remonta son écharpe et accéléra le pas pour se réchauffer.

— Encore quelques longueurs, se dit-elle, et il faudra que je songe à stopper et à disparaître pour la journée.

Ce n'était pas encore l'heure du réveil, chez Mademoiselle Moutier, mais quand le branle-bas enclenché par sa fuite sonnerait, Frédérique préférerait être le plus loin possible. Elle se doutait qu'elle n'avait pas dû accomplir depuis minuit un exploit de marathonnier, mais le nombre de kilomètres avalés n'était pas le problème essentiel. De toute manière, elle irait à chaque fois au bout de sa résistance physique ; mais tant qu'elle était encore dans les environs, elle devait se méfier de ne pas être rattrapée. Ce serait trop bête et elle ne recommencerait

pas. Pour l'aider dans son entreprise, elle escomptait que personne n'imaginerait que son périple, elle le ferait à pied, choisissant sciemment les routes peu fréquentées, sillonnant la campagne. Si les gendarmes étaient envoyés à ses trousseaux, ils penseraient à l'auto-stop et s'orienteraient vers la nationale. Ils s'enquerraient aussi d'une jeune fille et non d'un jeune homme dont l'accoutrement ferait frémir d'indignation Adeline Moutier. Elle, dont la première action avait été de vêtir de neuf Frédérique en demoiselle sage et posée, pour qui jean et baskets devenaient anachroniques. Elle avait dû sincèrement croire que les frusques tout juste bonnes à s'effilocher sur les fonds des bateaux avaient été mises au rancard...

Mais Frédérique les avait jalousement conservées, les exhumant les soirs de cafard, y enfouissant tous ses sens à la recherche de ses attaches, palpant les poches et les revers, persuadée que quelques grains de sable de ses chères dunes roulaient sous ses doigts.

Le jour s'était franchement levé et, avec lui, un vent aigret, humide, agitait tout sur son passage.

Frédérique ressentit alors la fatigue ; les

muscles de ses jambes étaient aussi noués que ses nerfs qui suppliaient pour relâcher la tension qu'elle leur imposait, depuis qu'elle avait pris sa décision. Son estomac vide criait famine avec des gargouillis pitoyables. La vision d'un café au lait bouillant, avec des tartines beurrées et de la confiture de mûres préparée par sa mère, s'imposa à son esprit. Elle la chassa très vite et se morigéna :

— Allons, ma fille, un peu de cran ! Si tu dois défaillir à la moindre sollicitation de ta personne, tu n'as qu'à rebrousser chemin. Le café, ce sera pour plus tard, quand - la distance parcourue aidant - tu oseras, sans trop de crainte, t'aventurer dans un bar. Secoue-toi et trouve un abri pour la journée !

— Tiens, là-bas, des arbres... Un bois, sans doute !...

Se faufilant sous les fils barbelés qui clôturaient le champ, elle se dirigea vers le bouquet d'arbres dont elle avait aperçu de la route les branches encore nues. C'était effectivement un petit bois. Pourquoi avait-il été épargné, émergeant comme un îlot au milieu des terres qui, à en juger par leur aspect, étaient normalement cultivées ? Peut-être son propriétaire était-il un nostalgique des

immenses forêts qui, autrefois, recouvraient le pays, ou bien avait-il une âme d'écologiste, réservant un coin de paradis à tous ces oiseaux et à toute la faune que le défrichage systématique, au service d'un haut rendement pécuniaire, affamait de plus en plus, les rayant peu à peu de l'environnement habituel.

Mais Frédérique était trop lasse pour se poser de telles questions. Elle bénit ce bois et s'y enfonça. Entre le tronc d'un arbre et un fourré de ronces, elle repéra un espace bienfaiteur, salubre. Délicatement elle se fraya un passage, en écartant les branches aux épines acérées qui se défendirent d'être dérangées, par plusieurs griffures sur les vêtements.

— Ils en verront sûrement d'autres- soupira Frédérique. Il vaut mieux que ce soient eux plutôt que ma peau !...

Elle avait découvert un vrai refuge.

— C'est bien le diable si on m'y débusque !...

Elle défit son sac à dos, sortit un morceau de couverture qu'elle étala pour amoindrir le contact avec le sol froid, déballa le pain et la pomme, reliefs de son dîner subtilisés avec tant de difficultés, et elle les dévora à belles dents.

De la première partie de son trajet, elle n'en était pas du tout mécontente, et, euphorique,

elle se vota des félicitations. Elle se cala confortablement. Elle glissa la main sous l'anorak et son gros pull, et palpa la bourse qui contenait toute sa fortune, qu'elle avait attachée autour de son cou.

— Pour me voler, il faudra me tuer – s'était-elle rassurée, histoire de conjurer le mauvais sort.

Mademoiselle Moutier lui avait régulièrement versé une certaine somme par semaine, à partir du deuxième mois de son séjour, pour ses menus frais. Frédérique avait économisé le plus d'argent possible, sans savoir vraiment pourquoi, n'ayant, il est vrai, guère de tentations, donc aucune envie de les satisfaire. Cet argent lui serait sûrement d'un grand secours pour son périple.

Elle éprouvait une grande fierté à posséder ces quelques billets. Elle n'avait jamais eu de l'argent de poche. Sa mère qui jonglait pour boucler les fins de mois, pourvoyait à tous les besoins des enfants, excluant évidemment tout superflu...

Frédérique se rappela les pièces du dimanche matin, destinées à la quête de la

messe... Avec Fanny qui en avait toujours une ou deux de plus, elles les rassemblaient ; elles gardaient les deux plus petites pour le panier d'osier présenté de banc en banc ; les autres pièces, à la sortie de la messe, servaient à s'acheter, chez la mère Louise, qui tenait une épicerie où l'on trouvait de tout, deux sucettes en forme de cône, des sucres d'orge... Quel plaisir, sur le chemin du retour, de sucer ce sucre caramélisé jusqu'à en obtenir un véritable ce pic transparent ; celle qui avait gagné, était, bien sûr, celle qui l'avait gardé le plus longtemps... Elles établissaient même des records !...

Encore une fois, un souvenir de gamine. !.. Mais elle s'y accrocha ; cela la rassurait...

— Dieu que c'était bon ce sucre d'orge !Elle en dégusterait bien un, tout de suite, même sans Fanny !... Ses lèvres en retrouvaient le goût avec délice...

Enfin avec un sourire de ravissement, elle sombra dans le sommeil.

Chapitre II

Valentin

— Eh bien, petit ! Tu émerges enfin !... Un sacré bout de temps que je te tiens compagnie !

Frédérique, encore mal réveillée, chercha d'où provenait cette voix qui s'adressait sans nul doute à elle. Ses yeux embrumés fixèrent un treillis verdâtre, remontèrent à la découverte d'une exubérante barbe noire qui mangeait presque-entièrement un visage hâve, dans lequel deux yeux pétillants de malice l'observaient et, pour achever le portrait, une belle chevelure brune dont la longueur témoignait d'un mépris pour le talent des coiffeurs. Frédérique se secoua et soudain prit peur.

C'était sa première rencontre depuis deux jours qu'elle s'était échappée de chez Mademoiselle Moutier. Ivre de fatigue, elle n'avait pas pris le temps de se terrer, et elle

s'était plus ou moins tapie derrière une haie qui bordait un sentier, espérant que sa bonne étoile le garderait d'être fréquenté. Elle s'était trompée. Que lui voulait cet inconnu ? Elle se leva et amorça un mouvement de recul, mais ses membres engourdis, sollicités trop tôt, lâchèrent et elle se retrouva à quatre pattes, le nez dans la poussière. Elle pesta.

— N'aie pas peur, mon gars ! Je suis comme toi, un passant... Mais tout de même, tu devrais être plus méfiant... S'endormir à la vue du moindre quidam... Cela peut être dangereux.

— D'habitude, je fais attention, mais ce matin, je n'en pouvais plus...

— Ce matin ?... Tu dors, le matin ?... Et la nuit ?...

— Je marche !

— Ah, c'est une façon de voyager. La nuit, on risque moins de rencontres.

— Cela ne vous regarde pas ! Et puis, merde, maintenant que vous m'avez réveillée, je repars.

— Ne te fâche pas, mon gars ! Je plaisante. Excuse-moi pour le réveil en fanfare, j'ignorais...

J'ai du café chaud dans ma gourde. On partage ? Ami-ami ?

Du café chaud ! Un rêve ! Frédérique n'hésita qu'une seconde. Son vis à vis paraissait sincère.

Elle hocha la tête, s'empara de la gourde tendue et but avidement... Dieu, quel régal !... Son estomac en criait d'aise.

— Tu peux finir, mon gars !... J'avais déjà pris mon petit déjeuner.

Un peu honteuse, mais, tant pis, Frédérique n'en laissa pas une goutte.

— Comment t'appelles-tu, mon gars ? Moi, c'est Valentin. Rigolo, n'est-ce pas ? Je suis né le jour de la fête de ce saint et comme mes parents avaient une imagination débordante, ils ont saisi cette perche.

— Frédérique !...

Elle se félicita que son prénom continuât à induire en erreur Valentin qui lui balançait des « mon gars » à tour de bras. Cela valait mieux.

— Nous voilà compagnons de route, peut-être. Tu vas loin ?

— Sur la côte atlantique.

— Nous ne ferons qu'un bout de chemin ensemble. Je bifurquerai bien avant. Dommage, tu as l'air sympa maintenant que tu as rentré tes griffes... et moi, j'adore parler.

T'y rends-tu, dans un but précis, là-bas ? Si je suis indiscret, ne me réponds pas.

— Oh ! Il n'y a pas de secret. Je veux être marin.

— Marin ? Quelle drôle d'idée !

Décidément -pensa Frédérique- tout le monde a la même opinion ; pourquoi serait-elle si farfelue, mon idée ?

Valentin continua, dubitatif :

— Marin ! Je me demande quelle sensation on doit ressentir sur cette surface toujours en mouvement ?... Ne plus toucher le sol de mes deux pieds, ne plus palper cette terre... Je crois bien que j'en mourrais de frayeur.

Frédérique éclata de rire :

— On s'y habitue vite. Et puis, il y a tout le reste : l'immensité, l'union de l'océan à l'horizon...

De cette communion quotidienne, les vagues, filles de l'océan, ramènent des tas d'histoires qu'elles content à leurs proches, les soirs de grand vent.

— Mais tu en parles, comme un amoureux, mon gars ! Grand bien te fasse !... Tu pourras prêcher tout ton soûl, je ne me raviserai pas. Il me faut du solide, à moi, et l'air, je l'ai tout autant, et le ciel aussi m'appartient, et puis encore, tout cela...

D'un geste large, Valentin balaya ce qui les entourait. C'est vrai qu'il suffisait de regarder pour découvrir mille et un détails qui, chacun à

sa manière, instruisaient... ou relevaient d'une anecdote.

— Aucune uniformité, c'est ce qui me plaît le plus- ajouta Valentin-. Du simple au complexe, la nature t'offre un répertoire sans cesse renouvelé ; le cri d'un oiseau dont le vol zèbre brutalement le coin de ciel bleu que tu contempiais et un nouvel horizon se dessine et t'emporte dans son sillage, ailleurs, modifiant le cours de tes pensées, tandis que la mer, elle, vague après vague, se répète. Je me lasserais vite...

— L'océan a un nombre infini de facettes et toute une vie ne suffit pas à les percer. Sa couleur varie avec son humeur et c'est imprévisible.

— D'accord, moussaillon ! Contournons ce sujet trop épineux ; chacun reste sur ses positions. Pour l'instant, cette route que tu foules est ta nécessité. Veux-tu que nous repartions de concert ?

Frédérique était perplexe. Elle avait accepté un compagnon de route mais c'était un inconnu. Même si rien dans son attitude n'augurait d'une quelconque méchanceté, elle se répéta : « méfiance !... méfiance ! » Les conseils de ses parents affluaient à sa conscience mais d'un autre côté, elle était loin du terme de son

voyage, et si elle devait s’effrayer à chaque détour, à chaque rencontre, croyant y déceler la sombre action d’un diable quelconque, elle ne parviendrait jamais au but fixé. Les deux jours passés, seule, avaient été éprouvants ; aussi, les propos échangés avec Valentin l’avaient ragailardie et sa présence la rassurait, donc suspicion atténuée mais vigilance accrue... Elle respira profondément et accéléra.

— Fini de cogiter, moussaillon ? Je comprends que tu te poses des questions... Un grand escogriffe comme moi, cela ne doit pas être courant dans tes relations

Frédérique rougit... Valentin avait lu dans ses pensées.

— Alors tu veux être marin ? Tu as de l’embauche ? Et tes parents ? Sont-ils de ton avis ?...

— Ils ne sont pas enchantés.. Je rejoins un oncle qui est marin. Je veux me débrouiller seule.

— C’est bien. Il faut toujours aller au bout de ce que l’on a envie d’accomplir ; c’est le seul moyen de se réaliser dans la vie. As-tu une idée de mon boulot, avant que je ne devienne ce chemineau sans domicile fixe ?

Frédérique le regarda ; avec son treillis, ses

gros souliers de marche, son port altier, elle risqua, bien que gênée par ses cheveux longs :

— Militaire ?...

Valentin fut pris d'un énorme fou-rire :

— Je m'en voudrais, hoqueta-t-il ; j'ai même été réformé ; les relations paternelles ont servi. Je ne suis pas foncièrement contre cette profession en tant que telle, malheureusement, elle doit encore exister, mais j'en souhaite la disparition. Quant au service dû, obligatoire, vaste fumisterie où les gars sans relation perdent un an ou plus à ne rien faire. Je suis un pacifiste, épris de paix, rêvant d'une terre sans guerre, sans lutte intestine, sans mort inutile, mais je ne suis pas utopiste. Je me contente de l'imaginer et de participer aux manifestations pour la paix. Cela est peut-être inutile, mais, quand plusieurs milliers de voix hurlent : « paix !... Paix ! » on y croit, l'espace d'un instant, et le cœur bat plus gaiement.

— Moiaussi, je suis pour la paix. Aucun enfant ne devrait mourir parce que des fanatiques convoitent une parcelle de terre. Quand je serai adulte, je militerai pour supprimer la souffrance des enfants. L'autre jour, à la télé, on a parlé d'un rapport d'Amnisty International qui mentionnait des tortures à mort, infligées à

des adolescents, voire à des petits de six ans !...
Il n'y a pas de mot pour qualifier cela.

— La folie de certains hommes est incommensurable. La prise de conscience de tels faits par les jeunes sera, peut-être, le frein sauveur, qui sait ?

Un silence plana, peuplé des images et récits dont les médias, avides de sensationnel, arrosaient copieusement leurs auditeurs.

Frédérique reprit :

— Alors je n'ai pas été perspicace ! Quel était votre métier ?

— Tutoie-moi, règle d'or des compagnons. J'étais professeur de Français ; et oui, un respectable professeur avec les diplômes et le concours à la clé.

Frédérique eut de la peine à l'imaginer en costume et cravate, assis derrière un bureau, ou arpentant les allées d'une classe, dictant d'une voix posée, sanctionnant d'une note la bonne ou la mauvaise réponse.

— Cela t'étonne ?... Moi aussi, figure-toi !... Avoir tenu un an à enseigner dans un collège ! Et pourtant, la vocation, je croyais la sentir... avec mon savoir, mon expérience, et en faire bénéficier de jeunes cerveaux tout neufs... Une illusion !... La notion « travailler pour

apprendre » s'est perdue dans les méandres des réformes.

L'école, le collège, le lycée, on doit y aller, cela fait partie de l'héritage, mais le pourquoi de leur obligation est tellement nébuleux que même un fil d'Ariane s'avouerait vaincu. Ajoute à cela les tracasseries d'une administration tatillonne, aveugle à tout ce qui pouvait la déranger, exigeant le maintien du flambeau alors que le bateau prenait l'eau de toutes parts ; et les collègues, ces chers collègues, pour la majorité, des courants d'air, passant très vite pour échapper au fardeau qu'ils avaient délibérément choisi, sans savoir qu'ils s'enterraient vivants.

Frédérique avait écouté cette longue diatribe sans broncher. Valentin s'était excité et il en était tout rouge. Il enleva son écharpe et s'épongea le front. D'un ton plus calme, il reprit :

— Après un an de calvaire, j'ai pris du recul et je me suis interrogé ; ou je continuais dans le système, et un aigri en perpétuelle dépression se profilait, ou je balançais tout... Je n'ai pas hésité très longtemps.

Frédérique dont la vie scolaire n'était pas

si éloignée, pas d'accord avec la théorie de Valentin, poursuivit :

— J'aimais bien aller en classe, moi. Je trouvais les profs très calés et j'avais de l'admiration pour eux. Et si j'avais pu, j'aurais aimé étudier et apprendre aux petits à lire et à écrire.

— Tous les gosses passent par là. Jouer à l'instituteur !... Quel rêve ! La réalité est bien différente. Remarque, je suis pessimiste et je n'ai peut-être pas su m'y prendre. J'espère, pour les enfants, que d'autres se réalisent pleinement dans ce métier.

Valentin se tut et s'enferma dans son mutisme dont il sortit un moment plus tard :

— On va arriver bientôt dans un village. Il y a une épicerie-buvette dont je connais la dame qui accepte, moyennant finance, de partager son repas... As-tu du répondant ?

— Oui, oui ! J'aimerais bien me rassasier. J'ai une faim de loup.

— Souviens-toi, moussaillon. Manger chaud et à satiété, au moins une fois par jour, est la condition sine qua non pour mener à bien toute tentative.

« Condition quoi ?... » -s'interrogea Frédérique-

mais elle ne posa pas la question, ne voulant pas paraître trop ignare.

Frédérique savoura la daube maison et de succulents œufs au lait. La patronne, très avenante, lui avait permis de faire un brin de toilette. Elle se sentait vraiment très bien. Ses doutes des premières heures de la matinée s'étaient envolés et elle se félicitait que son instinct l'eût poussée à accompagner Valentin. Après un café très chaud, ils remercièrent la brave femme et reprirent la route ensemble tout en devisant... enfin, surtout Valentin...

Il était intarissable, toujours une anecdote prête à illustrer n'importe quelle observation ; le fait le plus banal se révélait source de récit ; il avait une théorie à lui sur les sujets les plus variés. Frédérique l'écoutait, bouche bée ; jamais elle n'avait eu l'occasion de côtoyer quelqu'un de si érudit, même Mademoiselle Adeline Moutier ne lui arrivait pas à la cheville. Elle aurait applaudi, si elle avait osé, à tout ce qu'il démontrait, faisant sienne l'idée de Valentin. Il était génial,

et Valentin continuait ses péroraisons, stimulé par l'admiration qu'il lisait dans les yeux de son jeune auditeur. Parfois, il stoppait net et l'apostrophait :

— Alors, moussaillon, ton opinion ?

— Oui, oui ! Vous avez raison – balbutiait-elle, et derechef il reprenait son discours.

L'après-midi, Frédérique ne le vit pas passer, et, comme le soir tombait, elle remarqua qu'elle n'éprouvait pas la fatigue qui, les autres jours, lui taraudait les jambes.

Valentin s'engagea dans un chemin de terre...

— C'est un raccourci pour accéder à une ferme. Les propriétaires sont de bons hôtes et nous permettront sûrement de dormir dans la grange. Nous proposerons une participation financière ou une aide pour leurs travaux, demain... Tu vois, petit, marcher sur les routes n'est pas synonyme de mendier ou de chaparder. Si on sollicite l'hospitalité, il faut s'engager à une contrepartie ; libre aux gens de l'accepter ou de la refuser. C'est mon principe, et depuis dix ans, je n'y ai jamais dérogé.

Frédérique, naturellement, opina du bonnet.

— Les êtres humains, et Dieu sait si j'en

ai côtoyé des spécimens-soupira Valentin-, aiment bien rendre service, à condition d'avoir l'impression d'y avoir pensé les premiers et non qu'on leur force la main.

Effectivement, les maîtres de la ferme reconnurent Valentin et ouvrirent toutes grandes les portes de la grange où s'entassaient les bottes de paille. Ils s'intéressèrent à Frédérique, juste ce qu'il fallait, et refusèrent toute participation ou travail.

Les deux compères étaient à peine installés que le patron, s'excusant d'avoir déjà soupé, leur apporta un grand bol de soupe fumante, un appétissant fromage fait maison, un verre de lait et un quart de miche de pain de campagne.

— Je ne vous verrai sûrement pas demain si vous repartez, car je me lève dès potron minet... Oui, un champ à labourer ; je vous souhaite bonne route et à la revoyure.

— Brave type !... hein ?- fit remarquer Valentin- ; mais attention, ils ne sont pas tous ainsi ; certains te mettent carrément à la porte... quand ils ne te menacent pas avec un fusil.

Il se cala avec un soupir d'aise :

— Tu m'as bien tenu compagnie, mon gars ! Il y a fort longtemps que je n'avais autant

parlé. J'ai dû te saouler. J'en ai même oublié ma musique !

Valentin sortit un walkman de sa poche.

— Tu connais certainement. Géniale comme invention !

Bien évidemment que Frédérique connaissait ; les jeunes vacanciers qui envahissaient l'île en été en possédaient à qui mieux mieux. Elle aurait bien aimé en avoir un pour écouter ses airs favoris en scrutant l'océan, mais cela entraînait dans le superflu que l'on ne s'offrait pas.

— J'adore la musique classique -continua Valentin-. Cheminer en compagnie de Bach ou Chopin, un vrai délice ! Je me sens si léger que je crois être porté par un nuage ; et toi, tu aimes ?

— La musique, oui, mais celle-là n'est pas mon fort.

— Le fossé des générations ! Déjà !... -soupira Valentin.

Il brancha les écouteurs et ferma les yeux...

Frédérique avait ses cassettes préférées au fond de son sac à dos : Téléphone, Daho, Pat Benatar !... Mademoiselle Moutier lui permettait de les écouter, à un son modéré, quand elle était occupée à son courrier... dans le bureau sis de l'autre côté du salon : « Quelle débauche de

décibels pour un si piètre résultat !» -tel avait été son jugement sans appel à sa première, et unique d'ailleurs, audition.

Frédérique, de peur que Valentin ne se moquât de ses goûts, s'était tue. Elle chercha le sommeil mais sa journée si riche revivait sous ses paupières.

Valentin l'interpella :

— Dors-tu, moussaillon ? Le sommeil me fuit malgré la musique. Ce doit être ce damné printemps qui me travaille. Dommage que tu ne sois pas une compagne, je t'aurais offert l'hospitalité de mes bras.

La tête tournée, feignant de dormir, Frédérique resserra instinctivement les deux pans de son anorak.

Valentin s'agita encore :

— Va falloir que je fasse un détour par la ville. C'est pas mal chez la Berthe, moussaillon, si tu n'es pas pressé d'embarquer et si le cœur t'en dit, tu pourras m'accompagner.

Frédérique se mordit les lèvres pour stopper le fou-rire qui montait en elle. Elle était contente de son subterfuge.

La deuxième journée de cohabitation se révéla tout aussi passionnante pour Frédérique dont l'aventure se transformait avec l'aide de Valentin en une partie de plaisir. Elle riait encore en se remémorant la scène qui s'était déroulée le matin, peu après le départ de la ferme si accueillante. Ils n'avaient pas vu le fermier, mais sa femme leur avait offert le petit déjeuner et avait rempli la gourde de Valentin de café chaud. Après les remerciements et la pièce glissée à chacun des deux enfants, ils étaient repartis, cheminant tranquillement sur un sentier de terre battue pour rejoindre la route. Valentin racontait une histoire de braconniers quand il poussa un cri. Frédérique stoppa net, croyant à une crampe ou à un oubli là-bas dans la paille... Elle le vit se baisser et ramasser à ses pieds un long ver de terre. Elle fixa avec horreur cette forme gluante qui gigotait entre les deux doigts de Valentin.

— Un peu plus et tu l'écrasais! -dit-il, d'une voix courroucée- et il partit le déposer dans la terre du bas-côté.

— Mais ce n'est qu'un ver de terre ; c'est dégoûtant !

— Banalité ! D'abord, c'est un être vivant, comme toi et moi. Ce n'est pas parce qu'il rampe

sur ce sol que nous foulons qu'il n'a pas droit à la vie... Ensuite, il est utile !

— Utile un ver de terre ?

— Oui, mon gars ! Un travailleur de la terre qu'il aère et ameublisse en creusant ses galeries. Répété à plusieurs, et inlassablement, ce travail est irremplaçable. Tout jardinier le sait qui évite qu'un malencontreux coup de bêche ne le décapite. Tu sais, petit, nul n'a le droit de décider de l'inutilité de tel ou tel être vivant. Que son origine soit due à une simple loi de l'évolution ou à un créateur génial, s'il est sur la terre, c'est pour accomplir son destin. Certaines petites bêtes insignifiantes ou laides ou effrayantes le font mieux que certains hommes.

Et Valentin se retrancha sur une diatribe contre l'homme pollueur de la Nature...

Frédérique n'oublierait jamais cette image, et la vue d'un lombric s'associerait toujours au souvenir de Valentin. Elle avait reçu une belle leçon d'humilité !

Leur seconde nuit en commun avait eu aussi pour cadre une grange, mais les propriétaires avaient exigé une quote-part, tout en fournissant la soupe.

— Ce n'est pas tous les jours Byzance -avait commenté Valentin.

— Réveille-toi, moussaillon !...

Valentin secouait Frédérique avec énergie.

— Il y a le feu ?... – balbutia Frédérique qui avait toutes les peines du monde à émerger.

— Non ! Tiens, avale ce café, il est encore tiède, et ramasse tes affaires. J'ai quelque chose à te montrer.

Docilement, pas tout à fait sortie du sommeil, Frédérique accomplit machinalement ce que Valentin lui avait soufflé. Elle se retrouva dehors, harnachée, essayant de le suivre. Elle frissonna ; il faisait encore nuit et elle s'interrogeait sur l'attitude de Valentin.

On aurait dit que quelqu'un courait à ses trousses. Pourtant, tout avait été réglé avec les fermiers ! L'explication viendrait bien... Il n'empêche !... Un somme plus long eût été fort apprécié...

Après avoir contourné tout un groupe d'arbres, Valentin s'arrêta et s'allongea à plat ventre sur le sol. Frédérique en fit autant, ayant renoncé à comprendre...

— Regarde bien, petit, et surtout tais-toi !

Frédérique écarquilla les yeux. Devant elle, se trouvait une étendue d'eau absolument immobile, encore assombrie. Puis, peu à peu, de la surface, des fumées très légères semblèrent se détacher. D'abord ténues, vrillées, effilochées, elles s'agitaient en une danse très lente, guidées par une musique qu'elles seules percevaient, puis elles se rejoignaient les unes aux autres, s'entremêlant, se fondant en un voile opalescent, qui, lentement, montait vers le ciel. De nouvelles flammèches, bleutées, virevoltantes alimentaient la ronde échevelée et silencieuse qui se terminait en ce nuage de brume, qui s'exorcisait de l'étang où le mauvais génie humide de cette nuit de mars l'avait plongé. Brusquement, la source floconneuse se tarit ; un vide s'installa entre l'eau figée et les pans brumeux qui continuaient à s'élever. C'est alors que, sans que les trois coups ne fussent frappés, une lueur rose illumina toute la scène...

Venant de l'est, les rayons du soleil à l'ébauche de leur naissance prenaient possession de l'étang, étendant, peu à peu, un halo lumineux sur les végétaux, hôtes incontestés, qui se redressaient, s'offrant sans vergogne à ces caresses matinales. Roseaux, prêles, saules soupiraient de plaisir, goûtant le

renouveau. Instant privilégié, suspendu dans le temps, volé peut-être par deux « voyeurs » qui n'en perdaient pas une miette... Soudain, la surface miroitante se plissa en mille ridules, et Frédérique n'en crut pas ses yeux : deux cygnes d'un blanc immaculé nageaient de concert, fendant l'eau sans bruit, formes fantasmagoriques, mirages d'embarcations fantômes, qui disparurent derrière un amas de roseaux.

Valentin rompit le silence.

— C'est toujours aussi beau. Chaque fois que je passe par là, à cette époque de l'année, je m'offre ce spectacle que j'ai saisi, un jour, par un heureux hasard. Nulle caméra, nulle pellicule ultra sensible ne pourraient recréer cette féerie.

— Mais les cygnes, ils existent vraiment...

— Oui. Le propriétaire les a recueillis dans une sorte de Zoo qui périclitait et bradait ses pensionnaires. Il les a soignés et entretient jalousement pour eux ce cadre de vie, éloignant tout curieux et surtout les chasseurs qui ne respectent rien... Avec un peu de chance, on aurait pu assister à leur parade nuptiale. Ils ne vivent là que depuis deux ans ; la première année, ils n'ont pas eu d'œufs, la deuxième a vu mourir les deux petits à cause d'une gelée tardive.

— C'est magnifique. Merci, Valentin.

— Je suis content que tu apprécies. Moi, je ne m'en lasse pas ; j'espère que je saurai l'écrire dans mon livre.

— Un livre ?... Tu écris ?

— Mon coin secret. Je rédige des notes sur tout ce que je vis... Un jour, le plus tard possible, je m'installerai dans une pièce spécialement équipée pour la musique et j'écrirai toutes mes aventures. Cela marchera ; un marginal repent, revenu à une vie normale ; les éditeurs sont friands de cette manne.

— Et notre rencontre, est-elle digne d'être racontée ?

— Pour sûr ! D'autant plus que tu seras à l'origine d'une de mes nouvelles découvertes : l'océan ! Ton enthousiasme et tes descriptions m'ont mis l'eau à la bouche. Un de ces jours, je te surprendrai dans ton île.

— Chic !; ce sera sympa !...

— Allez, moussaillon, en route ! Je te mets sur le bon chemin. C'est aujourd'hui que nous nous quittons.

Frédérique reçut cette révélation comme un véritable coup de poing. Sa poitrine se serra et les larmes lui montèrent aux yeux. Elle se ressaisit :

— Déjà !... C'était si agréable, avec toi, Valentin.

— Moi aussi, moussaillon, je vais te regretter, mais ainsi va la vie...

— Ah, oui... la ville et une Madame Berthe t'attendent !

Valentin s'esclaffa :

— Ah, canaille, tu ne dormais pas !... Oui... entre autres... Mais je dois aussi remplir mon porte-monnaie. Grâce à mes parents, mon compte est toujours approvisionné. Ils sont très vieux et adorables. Ils ne méritent pas un tel fils, et ils espèrent toujours que ma lubie de jeunesse va bientôt se terminer.

Les adieux eurent lieu à la croisée des deux routes...

Le cœur bien lourd, sans enthousiasme, Frédérique amorça ses premiers pas quand Valentin la rappela :

— Eh, moussaillon, t'as pas beaucoup de barbe pour un gars !... C'est la seule chose qui cloche dans ton déguisement. Mais continue ainsi, c'est une bonne sécurité....

Sois prudente, Frédérique !... Bonne chance !...

Il se retourna, brancha le walk-man et s'éloigna à grandes enjambées.

Malgré sa peine, Frédérique sourit :

— Sacré Valentin !... Il n'avait pas été dupe et pour qu'elle se sentît vraiment rassurée, il avait joué le jeu.

Pour sa première péripétie, elle avait tiré le bon numéro. « Pourvu que cela dure ! »... -pensait-elle. Elle croisa les doigts et, résolument, avança....

Chapitre III

Lucette

Bien qu'elle essayât de s'intéresser au paysage champêtre qui l'entourait, Frédérique parcourait ses kilomètres sans enthousiasme. Aujourd'hui, tout lui apparaissait d'une platitude insignifiante. Le temps s'était mis à l'unisson de son humeur chagrine. Un ciel bas, menaçant par ses nuages gris et sales de pluie contenue, l'accompagnait dans sa progression. La route s'étirait désespérément déserte. Frédérique marchait, pensive, sans se soucier de l'heure.

« Après tout -s'était-elle-dit-, plus j'avance et plus je me rapproche de mon but. Alors, allons-y ! Quand je n'en pourrai plus, j'aviserais... » Elle trébucha brusquement sur une aspérité du sol, faillit tomber, retrouva son équilibre de justesse. Elle regarda autour d'elle. L'ombre s'était étendue sur les champs environnants.

Puisque le soleil boudait, la nuit prenait le relais plus tôt. L'arrêt impromptu eut pour conséquence de lui faire ressentir la fatigue dans les jambes raidies sous l'effort imposé.

— Je vais dénicher une ferme ou une maison. Il est plus que probable que dans pas bien longtemps, le ciel va crever en une averse carabinée... forte ou légère, de toute manière désagréable pour moi... ah, un chemin de terre, là... comme dirait Valentin, « voilà la civilisation ! »...

Elle s'y engagea, accéléra le pas et se retrouva dans un cul de sac, un champ déjà noyé de sombre. Elle revint sur ses pas, énervée de s'être trompée.

— Bien sûr, Valentin parcourait ces régions depuis des années, il avait le flair -se dit-elle-... Elle, pauvre idiote, qui se croyait déjà » un vétéran « de la route pour avoir avalé quelques kilomètres !... -elle se moquait d'elle-même, à haute voix, ayant ainsi l'impression d'être moins seule-.

Un pluie fine se mit à tomber. Frédérique ajusta le capuchon de l'anorak. Il ne manquait plus que cette manne céleste pour qu'elle fût

encore plus à la fête... Elle pesta contre ce rideau gris, fin certes, mais qui empêchait ses yeux de repérer les lieux... Nouveau sentier, nouvelle tentative, nouvel échec ! Retour au goudron... Il lui fallait un toit solide pour se protéger, sinon... « bonjour l'hosto ! » - pensa-t-elle.

Une amorce de route se fit jour... Elle l'emprunta et se retrouva dans un champ fraîchement labouré : au fond, cependant, la masse que l'on distinguait pouvait bien être une bâtisse. Inutile de chercher le chemin qui l'y conduirait ; elle décida de traverser l'étendue de terre... La pluie ne l'avait pas encore détrempée ; c'était praticable, enfin, à la limite, car, à chaque foulée, Frédérique se heurtait aux mottes retournées. Elle espérait bien que la bâtisse serait une ferme, sinon...

Elle y parvint après un temps qui lui parut avoir duré un siècle. Elle essaya de se situer ; la bâtisse était un hangar à l'écart de deux grands bâtiments. La ferme devait être importante mais, pour l'heure, tout était noir et silencieux. Aucune lumière ne filtrait des volets clos. La porte du hangar était ouverte. Frédérique s'y présenta, des bottes de paille s'entassaient un peu partout ; elle devina une échelle. Elle hésita une seconde. Les recommandations de Valentin

lui vinrent à l'esprit : « Toujours solliciter l'hospitalité ! » ... Mais elle était brisée, elle était transie ; elle n'eut pas le courage de risquer un refus en frappant à une porte qui, de plus, était barricadée... Prestement elle grimpa l'échelle, accéda à une soupente où des bottes de paille plus petites offrirent à ses membres endoloris un moelleux canapé. Elle se débarrassa de ses affaires humides, croqua une pomme et s'endormit avec délice.

Une simple crispation du visage témoigna que son sommeil profond avait à peine été dérangé par le bruit de la lourde porte qu'une main referma, en même temps qu'un... « Assez, le chien ! » faisait taire les grognements du chien de garde lâché pour la nuit.

Est-ce son estomac tiraillé par la faim qui la réveilla ou la prise de conscience que quelqu'un chantonnait au dessous d'elle ? Quoi qu'il en soit, Frédérique réalisa alors l'incongruité de sa situation et combien elle serait embarrassée si on la découvrait maintenant. Les excuses seraient dures à exprimer. Elle se risqua à jeter un coup d'œil.

Une jeune personne aux cheveux noirs en

queue de cheval, à peine plus âgée qu'elle, était occupée à plumer des poulets. Deux baquets en plastique bleu étaient posés devant elle : l'un, avec un amas pitoyable de poulets morts, l'autre, où les plumes, arrachées d'une main leste, tombaient sans bruit. Un fin nuage de duvet blanc dansait dans le rayon de soleil qui, apparemment, avait oublié son agonie de la veille et s'étalait dans toute la pièce. Assise sur une botte de paille, vêtue d'une robe en cotonnade grise protégée par un tablier à fleurs, sur lequel gisait inerte un cadavre déplumé, la jeune servante ou fille de la maison, nullement attristée, fredonnait.

Frédérique respira... : « Ce sera ainsi plus facile -pensa-t-elle- d'expliquer ma présence, et de me présenter au propriétaire... ». Elle allait amorcer un mouvement quand, soudain, la chanson se tut. Frédérique discerna nettement le visage qui se figeait, alors que les yeux regardaient vers l'entrée. Quelqu'un s'y tenait, immobile... Frédérique n'en voyait que l'ombre projetée... Cette dernière grandit démesurément puis disparut. La porte avait été poussée mais un rai de lumière, s'infiltrant par dessous, maintenait un clair-obscur... Dans son champ de vision, Frédérique aperçut alors

le dos d'un homme, grand et lourd, , portant une chemise à gros carreaux rouges, le crâne dégarni au sommet, mais, de ci delà, quelques touffes de cheveux grisonnants. Il avança vers la jeune femme toujours silencieuse qu'il cacha complètement...

— Alors !... La Lucette ! Vla-ty pas qu'on est ben joyeuse, ce jour !... C'éty qu'on va donner du bon temps au maître !

Frédérique sursauta. Incapable de détacher son regard, elle enregistra le poulet à demi déplumé atterrissant mollement sur ses congénères, les deux baquets balancés à droite et à gauche par des coups de pied rageurs, et un pantalon de gros velours noir s'affaissant sur les chevilles, en dévoilant deux fesses blanchâtres, rebondies, avachies... Comprenant enfin ce qui se préparait, pétrifiée à l'idée qu'on pourrait déceler sa présence, Frédérique s'arracha au spectacle qui se jouait en bas, mais non sourde aux sons rauques, aux soupirs, aux... « garce !... garce ! » exhalés par le mâle en rut... Un crescendo dans le concert indécent pour celle qui n'y était pas conviée... Puis ce fut le silence...

Frédérique n’osait même plus respirer. Quelques bruits, quelques froissements ...

— Allez, la Lucette ! Au boulot !... La patronne gueulera si les bestioles sont point prêtes pour le marché !...

Un éclat de rire... L’agression brutale du soleil... Un pas lourd qui s’éloigne...

Tout était si calme que Frédérique crut à une hallucination. Elle se pencha un peu et capta l’image de la jeune fille qui rajustait son corsage. Mais ce n’était plus du tout le visage serein et doux saisi tout à l’heure. C’était un masque dur, aux lèvres serrées en un rictus de dégoût. La bouche s’entrouvrit, un crachat fusa... Alors seulement les muscles se détendirent et une bouleversante expression résignée sculpta les traits.. Un profond soupir libéra la poitrine oppressée. Les mains saisirent le poulet, mais la chanson ne reprit pas.

A ce moment précis, à cause des fétus de paille remués ou du duvet virevoltant, Frédérique éternua... D’un bond, Lucette se leva, le poulet décidément peu chanceux s’écrasa à ses pieds... Elle grimpa à l’échelle ...

— Qu’est-ce que vous fichez là ?

— Je me suis abritée pour la nuit. Il pleuvait. Je n'ai pas voulu déranger pour demander.

— Vous n'avez pas le droit d'être ici. Si le maître vous trouve ici, c'est les gendarmes !... Sûr ! Il ne veut personne.

— Mais je peux payer ma nuit.

— Cela n'empêchera rien. Vous paierez et vous aurez les gendarmes.

Frédérique déglutit avec peine, une boule d'angoisse fichée dans la gorge.

— Attendez ! Je m'en vais arranger ça. Surtout que c'est ma faute ; j'avais oublié de fermer la porte hier, et je suis venue tard. Restez cachée. Ils doivent partir tous les deux. Je ne m'en rappelais pas... Je viendrai vous chercher... Surtout ne bougez pas !

Cela, Lucette n'avait pas besoin de le répéter... Après ce qu'elle avait entrevu du personnage, complété par le portrait tiré par Lucette, Frédérique se fit toute petite et s'enfonça dans la paille le plus profondément qu'elle put. Encore une fois, la justesse des avertissements de Valentin se confirmait : « ...Certains sont prêts à jouer du fusil pour ne pas partager leur ration. » Elle l'avait échappé belle !

Frédérique était tendue à l'écoute des différents bruits de la ferme qui arrivaient jusqu'à elle : les mugissements des vaches qui se répondaient, l'aboïement d'un chien, le grincement agaçant d'une tronçonneuse, le hennissement d'un cheval, le martèlement d'un volet mal fixé, puis, tout à coup, la mise en marche d'un moteur, une voix aux intonations aiguës fort désagréables, qui débita une litanie dont Frédérique ne saisit pas un traître mot, des claquements de portières, le démarrage d'une voiture... Le calme, enfin !...

— Pstt, tu peux descendre !...

Un peu ankylosée, Frédérique s'extirpa de sa cachette, aperçut Lucette seule, rassembla son barda et descendit.

— Ouf ! Ils sont partis. Ils en ont pour une paye ! Ils vont à l'enterrement d'un voisin. Ce n'est pas le coup de le porter en terre, c'est qu'ils lorgnent un des champs du disparu, alors ils vont... « travailler » les héritiers. Coup

de gnôle oblige... ça va finir au café... Nous voilà tranquilles.

Lucette, excitée par cet insolite, dans sa grisaille quotidienne, était pleine d'entrain. Les joues rosies, les yeux pétillants, elle vivait et paraissait son âge.

— Allez, suis-moi à la cuisine. Tu vas manger chaud. Depuis hier soir, mouillée et sans rien sous la dent, tu dois bien avoir besoin de te remonter.

Frédérique ne se fit pas prier. L'estomac dans les talons, elle suivit Lucette et pénétra dans une immense cuisine qui aurait pu être sombre mais le feu qui pétillait joyeusement dans la cheminée l'éclairait et l'égayait d'autant plus que les cuivres étincelants, suspendus un peu partout, reflétaient son image en autant de points lumineux... et Dieu que la longue table cirée était accueillante...

Lucette s'affairait : le bol de café au lait tout fumant vint rejoindre le large pain de campagne et le beurre frais.

— Y a du fromage ! Je te casse deux œufs... si, si... -surenchérit-elle- en réponse au hochement négatif de Frédérique qui, déjà, se tranchait un morceau de miche...

Assieds-toi ! Comment t'appelles-tu ?
Qu'est-ce qu'une fille comme toi, fait, habillée
en garçon, sur la route ?

— Je m'appelle Frédérique. Toi, c'est
Lucette ?... Comment as-tu deviné que je suis
une fille ?

— Est-ce que je sais ! Je n'ai pas eu une
autre idée. Ton visage, peut-être, tes cheveux,
même courts...

C'est vrai que Frédérique avait
complètement oublié de coiffer bonnet ou
béret...

— Je retourne chez mes parents, sur la côte.
Je ne me suis pas habituée là où je travaillais...

— Et tu es partie ?... Qu'est-ce qu'ils vont
dire ?

— Rien ! Ils seront déçus car ils espéraient,
pour moi, que je me ferais une situation ; mais,
dans le fond, ils seront aussi ravis que moi de
mon retour à la maison.

— Tu crois ?... Mange... Donne tes affaires
humides ; elles vont sécher au feu.

Frédérique se délectait. Encore une fois,
elle se cita Valentin : « se nourrir, c'est déjà une
partie de la réussite ».

— Et toi, Lucette ? Si tu es malheureuse, pourquoi ne pars-tu pas ?

Occupée à retourner les vêtements, Lucette ne la regarda pas mais répondit en haussant les épaules :

— Malheureuse ?... Même pas. Tu dis ça... pour ce matin. Tu as tout vu ?...

— Quand j'ai compris, j'ai détourné mon regard.

— Bof ! La première fois... cela a été très dur physiquement et moralement. Il va y avoir deux ans bientôt... Maintenant, je suis habituée.

— Mais ce n'est pas moral ! C'est le patron, certes, mais il n'a pas tous les droits, surtout pas celui-là.

— En théorie, dans les livres, peut-être ; mais ici, chez nous, dans le fin fond de la campagne, le maître reste le maître. Ce n'est pas important... Je ferme les yeux... un mauvais moment à passer.

— Ce n'est pas possible ! Je ne pourrais pas, moi – s'indigna Frédérique – que cet atavisme stupéfiait... Je me serais révoltée, enfuie ; j'aurais tout raconter à mes parents !

— Tu n'es pas de chez nous. Tu ne peux pas comprendre. Avant de venir, je savais ce qui m'attendait ; ma mère m'avait prévenue. Je

prends même la pilule. Il ne s'agirait pas d'être « engrossée », cela fâcherait le maître.

Un monde inconnu s'ouvrait, tel un gouffre, devant Frédérique. Les discussions avec sa mère sur ce sujet n'avaient eu aucun tabou. Comme toutes les filles de sa génération, elle savait ce qu'il fallait savoir. Insouciante encore ou peu mûre, elle n'avait songé à pénétrer dans ce domaine. Les émois passagers qu'elle avait pu éprouver, comme toute fille normalement constitué, ne s'étaient pas concrétisés en une frénésie amoureuse. Pour elle, l'acte, bien que nébuleux dans son esprit, ne pouvait se révéler aussi bestial que chez les animaux dits inférieurs.

Décidément, son sac de voyage se remplissait de trouvailles, et si cela continuait ainsi, il serait bien lourd au terme de son odyssée.

Loin du tumulte des pensées de Frédérique, Lucette continua :

— « Faut pas voir malice ; ce sont de bons maîtres pour moi ; ya du travail mais j'aime bien. La femme crie beaucoup, mais c'est tout... Lui, à part ce que tu sais, et encore, c'est pas souvent, il n'est pas méchant. Je suis bien nourrie, et tous les soirs, ya une bonne somme pour les parents, çà les aide. Tu sais, je suis

l'aînée ; y'en a cinq derrière moi !... »

Frédérique écoutait... Elle n'argumentait plus. Elle avait pris conscience qu'elle n'en avait nullement le droit. Débarquée brusquement dans l'univers étroit de Lucette, simple sillon creusé par des habitudes séculaires, pouvait-elle en écarter les bornes ? A quoi cela servirait-il ?... Lucette pensait que c'était ainsi que tout devait se passer pour elle... Serait-elle plus heureuse parce que Frédérique lui révélerait un monde différent où la personnalité, les goûts, les envies se négociaient librement. Elle n'avait aucune solution à proposer à Lucette... Lui prendre la main, et l'inviter ainsi : « Viens avec moi, je vais te montrer autre chose !... » Était-elle sûre, elle-même, que ce qu'elle avait vécu jusqu'à présent était le meilleur ?

Elle entreprit de détourner la conversation ; elle posa des questions sur le quotidien, à la ferme, puis elle proposa son aide pour les fameux poulets abandonnés à leur triste sort depuis l'épopée matinale. Elles se mirent donc au travail, Lucette se moquant gentiment de sa maladresse. Elles papotèrent de tout et de rien. Puis Lucette lui dit tristement :

— Il va falloir que tu partes. Le maître a horreur des va-nu-pieds, comme il dit. Il n'acceptera pas que tu restes. Je vais te conduire sur la bonne route.

Ainsi fut fait. Frédérique reprit, seule, sa randonnée. Elle se retourna encore une fois, et agita la main en direction de Lucette, frêle silhouette campée au bord du chemin, la main en visière pour suivre le plus loin possible Frédérique... Frédérique, une fille de son âge qui, sans le vouloir, lui avait laissé en dépôt un petit tas de détails, de révélations, d'idées, de descriptions, , le tout rangé dans un tiroir secret qu'elle tirerait pour y puiser les rêves qui la réconforteraient quand ce serait trop dur.

Elle qui n'avait jamais rien possédé, elle se sentait tout à coup riche : elle avait une amie qui lui avait promis de lui écrire.

Chapitre IV

Freddy

« Merde ! Merde ! Merde !... J'en ai marre de cette foutue pluie ».

Pour la troisième fois, une giboulée obligeait Frédérique à se réfugier sous l'abri précaire offert par les grosses branches d'un arbre verdissant. Les tennis gorgés d'eau ne la protégeaient plus. La flaque boueuse dans laquelle elle pataugeait ne lui permettait même pas de « battre la semelle » pour se réchauffer. Les gouttes s'abattaient avec fracas sur le sentier goudronné. Elles tombaient drues et droites, puis une soudaine rafale de vent les éparpillait violemment dans toutes les directions, et malheur à celle qui se trouvait sur leur trajectoire : une gifle humide lui balafrait le visage.

Dans ces conditions, la randonnée devenait

plus que désagréable. Quelques regrets de s'y être aventurée effleuraient l'esprit de Frédérique. « Quand on est au bal, il faut danser » – une des formules sentencieuses de sa mère !... Soit... mais transie, mouillée, dégoulinante, il y avait de quoi décourager la meilleure volonté.

Elle n'avait pas avancé beaucoup depuis qu'elle avait perdu de vue la silhouette de Lucette. L'euphorie de sa deuxième rencontre s'était désagrégée au fil des attaques pluvieuses. Mars, le mois des fous !... J'ai bien choisi... Je ne dépareille pas... Une accalmie... Allons-y !... Une pancarte bleue se présenta : « Bellevue » !... Tout à fait ce qui convient à mon voyage touristique-ironisa-t-elle-.

Elle tentait de plaisanter, mais le cœur n'y était pas. Elle en prit cependant la direction ; qui sait ? Un refuge intéressant se révélera peut-être... Tant pis pour les kilomètres ; elle ne travaillait pas à la journée de marche.

Une route encadrée par trois ou quatre maisons et c'était déjà la fin ! Le nom de Bellevue devait dater d'une époque révolue, depuis des lustres, enfouie dans les mémoires ancestrales

ou alors, il était le fruit de l'imagination d'un optimiste convaincu, à l'âme donquichottesque, croyant dur comme fer à ce qu'il désirait voir... Pas une âme qui vive ! Pas même un chien pour abreuver d'aboiements ce visiteur insolite... Un rideau de tulle légèrement écarté, une torsade de fumée s'échappant d'une cheminée, seuls signes tangibles d'une quelconque vie dans ce lieu au silence tombal.

« Moi qui cherchais l'aventure- pensa Frédérique – c'est un peu raté, mais, peut-être ai-je permis à quelques curieux, cachés derrière leurs vitres, de cogiter sur cet anachronique événement que doit constituer mon passage »...

« La pluie... encore et toujours... Plein le dos !... Plutôt... ras les baskets ! » râla-t-il. Grisaille oblige, Frédérique en ressentait tout le poids à l'intérieur. Chaque pas lui coûtait. Soudain, providentielle, sur le bas-côté du sentier, une carcasse de voiture l'accueillait... genre fourgonnette... à en juger par l'arrière plan. Des bosses, des creux, plus de vitres, plus de pneus, des yeux crevés !... Un cadavre sur lequel le temps et autres passants s'étaient acharnés, avec même des traces

d'incendie... Qui ? Pourquoi ?... Peu importait... Une portière béait... Frédérique s'y engagea avec circonspection... Une odeur d'humidité y flottait, mais tout l'arrière était au sec le toit ayant joué son rôle protecteur. A l'avant, des barres noircies, dénudées mais encore droites, figuraient les sièges, et un dérisoire bout de fer, le volant. Ils étaient les seuls témoins, prouvant que ce rebut avait eu son histoire, son jour de gloire et son utilité.

Et une véritable aubaine... En face, des branches salutaires, au feuillage naissant, formant rideau, d'où économie de kilomètres et gîte découvert. Adjugé ! Pas un sou de loyer, économie substantielle à verser dans la cagnotte, pour les jours à venir... Un vagabond ou des gamins avaient d'ailleurs dû avoir le même souci que Frédérique, car plusieurs cartons parsemaient le fond de la carcasse.

Profitant d'un arrêt de la manne céleste, elle entreprit d'en tapisser sa nouvelle résidence, histoire de faire la pige aux insidieuses averses qui, depuis le matin, la pourchassaient sans relâche. Elle déploya son bout de couverture sur le fond, sortit les affaires dont elle avait

besoin de son sac, installa ce dernier comme « cale-dos » et se blottit avec ravissement... Un vrai nid !... La journée avait été rude et elle n'avait guère grignoté beaucoup de mètres aux kilomètres qu'elle devait accomplir.

— Ce n'est pas aujourd'hui que je coucherai dans mon lit -soupira-t-elle. Le visage inquiet de sa mère se dessina sous ses paupières closes. Une larme glissa lentement sur la joue froide. « Ce n'est pas la peine d'en rajouter... Comme si l'eau du ciel n'y pourvoyait pas !... » Le kleenex, en action, rageur, effaça le laisser-aller passager... Mais il n'eut aucun effet sur la grosse boule dans la gorge.

Manger a toujours été le nerf de la guerre... Sans conviction elle mâchonna ses provisions... Difficile au début, la déglutition se normalisa, et le café de Lucette encore tiède finit de la remettre d'aplomb. Surtout ne rien regretter ! Surtout ne rien évoquer ! Surtout continuer ce qu'elle avait commencé... Désormais, c'était un pari avec elle-même.

Une douce quiétude l'envahissait. Bien que parcimonieuse, la lumière du jour, grisâtre, pénétrait entre les interstices des cartons. Frédérique ouvrit le livre qu'elle avait emporté, un cadeau de Mademoiselle Adeline.

Un de ses meilleurs souvenirs de son séjour chez Adeline Moutier, qui cultivait un attachement proche de l'adoration pour tout ce qui était livres et littérature. Avant de déchiffrer le message que le livre ne manquerait pas de lui transmettre, ménageant le plus longtemps possible le viol de son secret, Adeline gardait le livre entre ses mains avec un profond respect puis lentement, presque religieusement, elle l'ouvrait et s'en délectait. Elle avait sidérée du peu de culture livresque de Frédérique beaucoup plus attirée par les médias et leurs messages auditifs ou visuels. Réagissant à cet état qu'elle jugea hérétique, elle avait entrepris, avec délices, il faut le dire, la délicate tâche de défricher cette terre inculte. Sa réussite en inoculant le virus de la lecture à Frédérique avait dépassé ses espérances. Virus qui avait proliféré en toute impunité dans la substantielle bibliothèque de Mademoiselle Adeline.

« Le jeu de la Tentation »..., ce second volet de la chronique des Brunel, s'annonçait aussi palpitant que « La chambre des Dames », livre qu'elle avait dévoré, revivant avec passion ce XIII^{ème} siècle, si riche et si cruel. Depuis sa... « fuite », c'était la première fois qu'elle reprenait un livre... Ami fidèle, il la rassurait.

De sa passion, elle n'en avait soufflé mot à Valentin; et pourtant, il devait en connaître sur ce chapitre... Mais c'était son petit jardin secret dont elle traçait les sillons peu à peu, au fil de ses lectures. Elle en était très fière ; pudeur ou orgueil, elle ne tenait pas à le partager.

L'impression effroyable d'être épiée réveilla soudain Frédérique qui, malgré l'attrait de sa lecture, avait succombé à la fatigue. Sa lampe électrique, encore allumée, gisait sur le plancher, à côté du livre... Mais qui était là ? ... Encore obscurci par le sommeil, son cerveau réagissait mal. Seule la peur qui la taraudait intérieurement lui commandait de ne pas bouger, de ne pas chercher à deviner l'identité de cette présence qui ne se manifestait pas. Pourtant, malgré elle, au bord de la défaillance, elle tourna lentement la tête vers la droite : savoir et réagir... : Deux yeux ronds, immobiles dans une face plutôt claire, la fixaient étrangement dans l'espace qu'avaient découvert les cartons en glissant... C'est l'impassibilité qui rendait le regard étrange : ni malveillance, ni curiosité, ni interrogation ; s'ils supputaient un mauvais coup à lui faire, ils le cachaient bien... Les affres

de la peur griffaient la poitrine de Frédérique, mais son cerveau, dégagé de toute brume, lucide, construisait déjà un plan de fuite... Brusquement, un bruissement très doux d'ailes qui se déploient, et, en souplesse, la chouette prit son envol, presque inaudible... Noctambule à la recherche de sa pitance, ce visiteur inoffensif ne doutait pas de la folle terreur qu'il avait engendrée...

« Encore une telle peur, et je deviens cardiaque !... Tâche de tenir, carton, je n'ai pas envie de subir d'autres voyeurs, fussent-ils de plumes et de poils »...

Jeunesse et fatigue n'eurent pas longtemps à bercer une Frédérique, rassérénée, camouflée dans son bunker métallique que la pluie rageuse martelait.

Le long ruban se déroulait sans fin devant une Frédérique qui s'était motivée pour reprendre son périple, abandonnant le havre de tôles qui, l'espace d'une soirée, l'avait réchauffée. La couleur du ciel n'aurait rien

de bon... Et s'il mettait ses menaces à exécution, dieu sait quelles cataractes se déverseraient sur la pauvre voyageuse.

— « Il me faut absolument prendre un repas chaud et vraiment sécher mes affaires !... Je demande asile à la première ferme rencontrée. Même si je dois perdre une journée entière, j'en ai besoin pour me remettre sur les rails... » marmonna-t-elle.

Forte de cette résolution plus que raisonnable, Frédérique accéléra le pas... Un corps de trois bâtiments se profila au loin. L'oasis attendue !... L'œil rivé sur eux, elle coupa pour les rejoindre par un étroit sentier de terre ; glissant, gorgé d'eau, il était presque impraticable et acheva l'inexorable détérioration des baskets. Vraiment sympathique la maison blanchie à la chaux, aux volets marron ! Un escalier de pierre bordé de fer forgé menant à un perron, une pelouse verte trouée par un énorme saule pleureur, orné à sa plus grosse branche d'une balançoire, des bordures de terre travaillée encore vierges, mais prometteuses d'une foisonnante symphonie florale en été, tout cela permettait d'envisager un accueil chaleureux... Tout était clos. Quelle déveine si les maîtres de

céans étaient absents !

Frédérique emprunta l'allée empierrée et longea un hangar bourré de bottes de paille, puis vit un immense bâtiment allongé qui devait être une étable, à en croire les meuglements qui perçaient les murs épais. Elle accéda à l'arrière de la maison. Ouf ! Un soupir de soulagement ! La porte en bois ciré était grande ouverte. Elle frappa... Rien !... De nouveau... Rien !... Elle s'avança alors dans la vaste pièce basse dont elle ne vit que la cheminée où brûlait un feu de bois. La tentation de s'en approcher et de se laisser envahir par la chaleur l'effleura, mais, déjà, en franchissant le seuil, elle s'était sentie fautive.. Aucun bruit ! Frédéric s'enhardit. Elle avait un besoin urgent de cet abri.

— Il n'y a personne, s'il vous plaît ?

La pendule marquait 13 heures...

— Tant pis ! Je ressors !...

A cet instant, une cavalcade dans un escalier en bois, et un homme surgit ; visiblement, il n'avait rien entendu car il eut un mouvement de surprise :

— Qu'est-ce que vous fichez, là, chez moi ?

— Excusez-moi ! J'ai frappé... appelé... La porte étant ouverte, je suis entrée pour me faire mieux entendre. Je sollicite un abri jusqu'à

demain et de quoi manger chaud. Je vous paierai ; je suis trop fatiguée pour poursuivre mon chemin, surtout avec ce sale temps...

Un des nuages qui promettait tant venait juste de crever et les grosses gouttes d'eau s'en donnaient à cœur joie. L'homme, d'une quarantaine d'années, fixait Frédérique ; la bouche ouverte ne proférait aucun son... Son ébahissement aurait sûrement été le même devant un martien... Ou il réfléchissait intensément à une proposition pourtant peu insolite ou il était idiot... et, dans ce cas...

Frédérique reposa alors sa question d'une voix timide ; l'attitude de l'homme la mettait mal à l'aise... Qu'avait-elle de si bizarre ? ... Elle amorça un mouvement de recul vers la sortie...

— Seriez-vous capable de vous occuper de deux enfants, huit et deux ans ?... -questionna-t-il soudainement-

— Oui, oui ! J'ai des frères et des sœurs plus jeunes -balbutia-t-elle, prise de court par cette demande.

— Je n'ai pas le choix ? C'est le ciel qui t'envoie, mon gars ! Attends ici !... Nicole, Nicole !... J'ai trouvé !...

Et, derechef, l'homme tourna les talons... Nouvelle cavalcade dans l'escalier dans le sens

inverse, cette fois... Un enfant se mit à hurler...

Éberluée, Frédérique osait à peine respirer. Dans quelle histoire de fous s'était-elle fourrée ?

Un pas mesuré dans l'escalier, l'homme réapparut, un bambin dans les bras.

— Excuse-moi, mon gars ! Tu permets que je te tutoie... Voilà, j'ai besoin de toi... Jusqu'à ton arrivée, j'étais dans la mouise la plus complète. Je suis seul à la ferme, avec ma femme et les deux mioches. Le valet de ferme s'est cassé la jambe, la semaine dernière, et je n'ai pas eu le temps de lui trouver un remplaçant. Et, par dessus le marché, ma femme va accoucher, avec un mois d'avance. Les douleurs ont commencé ; elle n'a pas de doute ; c'est le troisième. La belle-mère est chez son autre fille et ne pourra pas être là avant demain soir. Le plus proche voisin est un vieux monsieur avec un serviteur aussi vieux que lui ! La poisse quoi !...

Je m'apprêtais à engouffrer femme, mômes et barda dans la voiture, et en route, pour la maternité, à une heure de route, en priant le bon dieu que, partis à quatre, nous n'arrivions pas... à cinq ! Tu comprends, dis, dans quel pétrin je suis !...

Frédérique acquiesça, un peu saoulée par le flot de paroles.

... Alors, même si t'es un gars- reprit l'homme -tu peux bien surveiller les petits, en attendant que je revienne de cette foutue maternité. C'est qu'il y a des risques de césarienne... « Un mois avant, il faudra venir » ! -avait conseillé le médecin-... Mais, va te faire fiche !... ! Laisser les gosses et la ferme, un mois !... Têtue, la Nicole !... La mort, quoi !... Donc, tu fais comme chez toi !... T'as une bonne tête. Tu m'as plu, d'embrée. D'accord ? ...

De nouveau, Frédérique opina, sans parler, et, s'approchant du propriétaire, elle prit le bébé et eut droit à un adorable sourire.

— C'est Caroline. Elle t'a adopté. Avec, Benjamin, ce sera plus dur ! Il ne quitte pas sa mère ; il sent quelque chose de pas naturel et il s'accroche à elle... T'arriveras bien... va !... Ça y est, Nicole !... C'est réglé !...

Les marches, deux par deux... la porte qui claque... des pleurs d'enfant... Caroline, impassible, suçait le cordon de l'anorak de Frédérique, toujours plantée au milieu de la pièce.

— Bonjour ! Je suis Nicole Berger. Mon mari vous a tout expliqué... Ouille... je m'assois... encore une contraction !

Une toute jeune femme aux cheveux noir

frisés, au visage quelque peu enflé, au ventre énorme malgré le manteau, était apparue... Un silence et une grimace de souffrance. Deux yeux cernés mais pétillants de vivacité scrutaient Frédérique.

— Vous êtes bien jeune pour être sur les routes. C'est vrai... vous semblez... comme il faut!... Jean a raison, c'est mieux ainsi! Le pauvre, quelle galère pour lui, s'il nous embarquait les trois et demi dans la voiture! Il en perdrait ses derniers cheveux. Elle se mit à rire et Frédérique, enfin décontractée, l'accompagna. Elle ne s'attendait pas du tout à ce que la situation tournât ainsi, mais, à dire vrai, elle s'en réjouissait.

Jean Berger revint.

— J'ai sorti la voiture. Mon gars, on va te laisser... La cuisine à gauche et là, la chambre du valet... si je tarde, couche les enfants et prends-la pour te reposer. Benjamin t'expliquera.

Mais où est-il, celui-là ?

— Il boude parce que je pars. Cela va lui passer -expliqua la mère-. Vous trouverez tout dans la cuisine. Tenez... la liste de ce que vous devez faire pour les enfants. Je l'avais préparée pour mon mari. As-tu la valise, Jean ?

— Oui ! Elle est dans la voiture... Dis, mon

gars, t'en fais pas si les vaches réclament et si j'ai du retard...

Allez, en route ! Nom de Dieu ! Il aurait pu attendre celui-là... Pourquoi est-il si pressé de sortir ?...

Les portière... Le démarrage... Puis le silence...

Frédérique respira profondément. Caroline s'était endormie. Il fallait s'organiser : Monter à l'étage recoucher Caroline ; bien ! La fillette dormait à poings fermés. Retrouver le garçon... Comment déjà... Ah, oui, ... Benjamin !

— Benjamin, benjamin ! ...

Pas de réponse. Elle ouvrit les deux autres portes de l'étage. L'une fermait la chambre des parents, l'autre, celle du garçon, à en juger par le circuit électrique qui s'étalait sur la moquette. Mais de Benjamin, point...

— Il doit encore bouder... Il se découvrira tout seul, quand il le jugera bon.

Frédérique redescendit. Elle enleva enfin son anorak humide et le mit à sécher. Une paire de sabots devant la cheminée furent les bienvenus pour y enfouir ses pieds gelés, enfin libérés de leur carcan mouillé.

Dans la cuisine, elle trouva la cafetière

pleine, se fit chauffer du lait, se coupa une belle tranche du pain de campagne qui trônait sur la table, l'enduisit de beurre et, fermant les yeux pour mieux en apprécier la chaleur et la saveur, elle attaqua une première bouchée...

— D'abord, je t'aime pas. Je veux que tu partes !

Surprise, Frédérique chercha l'auteur de cette peu aimable apostrophe : un gamin, haut comme trois pommes, ressemblant comme deux gouttes d'eau à sa mère, la toisait depuis la porte, l'air buté.

— Ah, c'est toi, Benjamin... Tant pis, si tu ne m'aimes pas. Cela m'est égal. Moi, je ne te connais pas ; tu m'es indifférent.

— C'est quoi, indifférent ?

— Cela veut dire que ni je t'aime ni je ne t'aime pas. Tu sais, je dois rester ici jusqu'au retour de ton papa. C'est lui qui veut.

— Et si je crie, si je tape du pied, si je casse les verres... tu seras obligée de partir.

— Quel programme ! Non, je t'arrêterai avant...

— Tu pourras pas... Je me sauverai... je me cacherais.

— Je t'attraperai, je te déculotterai et je te

donnerai une bonne fessée.

— Je le dirai à mon père et il prendra son fusil.

— C'est lui qui m'a dit de te traiter ainsi si tu n'es pas gentil. Et maintenant, laisse-moi déjeuner, j'ai faim.

Benjamin se tut, subjugué par le ton autoritaire de Frédérique et par l'évocation de l'autorisation paternelle pour le châtiment décrit.

Un instant plus tard, il reprit la parole :

— Tu m'as pas vu tout à l'heure !

— Non, c'est vrai... Où était ta cachette ?

— Sous le lit de maman. Je t'ai bien eu, hein ?...

— C'était une bonne idée ! Je n'y ai pas pensé. Bravo !

Benjamin redressa les épaules sous le compliment.

Surtout l'amadouer !...

— Oh, j'en ai plein d'autres. Tu voudras que je te les montre ?

— Quand Caroline sera réveillée. Je vais mettre de l'ordre et m'occuper de mes affaires. Ta mère m'a dit que tu saurais m'aider. En es-tu vraiment capable ?

— Bien sûr ! Qu'est-ce que tu crois. Je suis

un grand. Dis, si je t'aide... tu me montreras ce que tu as dans ton sac ?

— Tope-là, garnement ! Marché conclu ! Au fait, mon prénom, c'est Frédérique.

L'après-midi avait filé comme dans un rêve. Sollicitée continuellement par Caroline et Benjamin ; Frédérique n'avait pas eu une minute de répit.

19h30 ! Pas de Monsieur Berger ! Les enfants, baignés, avaient dîné, conformément aux directives de la maman.

Les vaches avaient entamé leur lancinant concert.

— C'est l'heure de dormir !

Fatigués, les petits ne rechignèrent pas. Caroline s'endormit de suite. Benjamin se coucha tout seul puis appela Frédérique:— -Tu sais, avant j'te connaissais pas, alors je t'ai dit que je ne t'aimais pas. Maintenant, c'est plus vrai, je t'aime beaucoup. Tu me fais un bisou ?

— Bien sûr, sans toi, je n'aurais rien réussi de bon.

— Dis, Frédérique, pourquoi le docteur, il a pas porté la clé ici, pour ouvrir au bébé ?

— La clé, quelle clé ?

— Mais ; tu sais, celle qu'on met dans le trou... là, - et Benjamin montra son nombril - c'est par là qu'on ouvre le ventre et que le bébé sort. S'il l'avait portée, maman, elle ne serait pas partie. Je m'ennuie d'elle.

— Euh !... comme il y en a beaucoup, le docteur ne peut pas toutes les prendre, alors ce sont les mamans qui doivent aller dans la maison où on les garde.

Dieu, quelle se trouvait sans imagination !...

— J'espère que ce sera un frère... Une fille, dans la maison, ça suffit... Un murmure inaudible, puis plus rien... Benjamin dormait.

Frédérique avait terminé sa folle journée. Profitant du premier sommeil des enfants, Elle se doucha. Une merveille !... Elle serait restée des heures sous l'eau chaude. Elle descendit dîner.

Toujours pas de Monsieur Berger... Elle tombait de fatigue. Dormir dans la chambre proposée la tentait, mais si les petits pleuraient, elle n'était pas sûre de se réveiller...

Sur le palier, entre les chambres, elle avait remarqué un canapé. Elle prit une couverture, s'allongea toute habillée et sombra dans un sommeil sans rêve.

Que se passait-il ? Était-elle sur un bateau ?... Elle était secouée comme un tamaris quand le vent d'ouest soufflait sa colère.

— Réveille-toi !... Réveille-toi !

Frédérique émergea. Monsieur Berger était penché sur elle. Une fraction de seconde, elle eut peur : « que lui voulait-il ? » Instinctivement elle remonta la couverture jusqu'au cou :

— Les enfants ?... Ça va pas ?...

— Si. Ils dorment. Je m'excuse de couper ton somme. Tu en écrasais vraiment. Mais j'ai absolument besoin de toi. Suis-moi.

A tâtons, Frédérique se leva et descendit l'escalier en se cramponnant à la rampe.

— Couvre-toi ! Il fait frais.

Obéissant comme une automate, elle enfila anorak et sabots.

— Viens ! Je t'expliquerai...

Jean Berger ouvrit la porte de la maison. Un air froid s'y engouffra, cinglant le visage de Frédérique, la réveillant tout à fait. Elle courut pour rejoindre Jean Berger dont les grandes enjambées le conduisaient à l'étable où il pénétra.

Une atmosphère moite enveloppa Frédérique comme une chape, alors qu'une odeur forte où se mêlaient, le foin, la sueur animale, le fumier, la saisissait à la gorge. Elle se figea sur place. Dans un coin, Jean Berger s'agenouilla puis l'appela. S'arrachant à sa torpeur, elle s'avança.

— Décidément, c'est le jour !... La noiraude va vêler. Cela s'annonce mal. Les deux vétérinaires les plus proches sont déjà pris. On va essayer de la soulager, tous les deux.

Jean Berger caressait délicatement les flancs de la Noiraude dont les bons gros yeux le fixaient avec confiance. Les mots qu'il avait prononcés s'étaient frayé un passage dans les neurones endormis de Frédérique qui réagit, avec retard, par un sursaut d'horreur.

— Moi ! Ce n'est pas possible ! Je ne pourrai jamais !

— Faudra, ben, mon gars !... A tous les deux, je peux tenter quelque chose, sinon, c'est perdu. La Noiraude ne mérite pas ça. Tu n'auras qu'à suivre à la lettre ce que j'annoncerai. Vu... !

— Oui ! Oui...

Une contraction arracha un meuglement de souffrance à la vache.

— Là, là, ma belle... On va t'aider à le sortir,

ce petit. Ça se dilate pas... T'en fais pas... ça viendra !

Jean Berger se leva et alla chercher un appareil en bois, de forme bizarre, avec deux trous, puis une corde qu'il fit passer dans une poulie accrochée à la poutre.

— C'est la vèleuse, tu me la glisseras quand je te le dirai. Ensuite, tu t'occuperas de la corde.

Frédérique avait l'impression de flotter dans un mauvais rêve, de vivre une scène cauchemardesque dont elle allait sûrement émerger, le cœur battant et couverte de sueur. Elle se pinça : elle était bel et bien présente, en nage, le cœur et les tempes rythmant une drôle de chamade.

La Noiraude souffrait de plus en plus. Le souffle court, elle haletait. Jean Berger ne cessait de lui parler doucement et de la flatter.

Une contraction plus forte... l'homme se pencha et jura :

— C'est pas vrai, une seule patte de sortie !

Il plongea son bras et pesta : « ça glisse ! »...

Frédérique sentit son estomac se révolter. Ce n'était pas le moment. Elle enfonça ses ongles dans les paumes crispées ; la douleur remit tout en place...

Jean recommença ; sa main saisit cette fois

l'autre patte et il la sortit ; prestement il les attacha toutes les deux à la corde qui sortait de la vèleuse.

— La vèleuse !... Vite !...

Frédérique se précipita. La vèleuse placée au bon endroit, Jean commanda :

— Prends l'autre bout de la corde et tire lentement chaque fois que je te le dirai. Surtout ne lâche pas, sinon c'est foutu !

Frédérique obéit ; elle n'était plus qu'une machine qui, inexorablement, tirait hors de sa mère un futur veau... Les minutes qui s'écoulaient paraissaient des heures... La corde lui brûlait les mains mais il n'était pas question de relâcher la pression....

Peu à peu, le veau quittait l'utérus maternel... Une ultime souffrance et il apparut tout entier...

— Il est bleu !...

Frédérique, liée à sa corde, s'était figée. Tout ce travail pour rien ? !... Non ! Jean Berger s'activait...

Il dégagea la langue et injecta la piqûre de tonicardiaque qu'il avait préparée... Et, sous les yeux effarés de Frédérique, le miracle se produisit : le veau, débarrassé de ses cordes, s'agitait et tentait de se lever... La Noiraude

puisait ses dernières forces pour le lécher.

— C'est du bon boulot, mon gars ! Tu peux être fier !...

Comprenant que c'était terminé, Frédérique se sentit soudain complètement vidée ; ses jambes se dérobaient sous elle. En vacillant, elle se précipita à la porte, et offrit avidement ses joues enflammées à la bise matinale. Le ciel avait pâli, l'aube pointait, un jour naissait, le même depuis des millénaires, mais, pour Frédérique, c'était vraiment un jour nouveau : elle avait participé à mettre un être vivant au monde. Une sensation vertigineuse s'empara d'elle ; elle était ivre de joie et offrit, dans un grand éclat de rire, cette joie à la lune en quartier qui régnait encore dans le firmament où quelques-unes de ses courtisanes lui offraient en hommage leurs derniers feux.

— Alors, petit,... pas trop fatigué ?

— Non ! C'était magnifique !... Mais... et votre femme ?...

— C'est vrai !... Je n'ai pas eu le temps de t'en souffler un mot !... C'est un gars : Jérôme, qui s'appelle, comme son arrière-grand-père maternel... Il n'est pas très costaud, mais ça

viendra !

— Et Madame Berger, comment va-t-elle ?

— Elle est très fatiguée. On n'a pas pu éviter la césarienne. Elle a beaucoup souffert... Té, voilà le vétérinaire !

Frédérique retourna voir son protégé. Il dormait contre le flanc de sa mère. Elle le caressa. La Noiraude meugla tout doucement... « Il est beau, ton petit! -lui dit-elle-... Je suis aussi fière que toi... Et si on l'appelait Freddy... Tu crois que c'est un drôle de nom pour un futur taureau » ?

Frédérique était prête à reprendre son périple. Jean Berger avait insisté pour qu'elle restât un jour complet. La tentation était trop forte : la fatigue, les enfants, Freddy son filleul, trop de choses qui pesaient dans la balance... Tant pis pour le retard !

La mère de Madame Berger, arrivée dans la soirée, avait remercié Frédérique de tout ce qu'elle avait accompli mais, beaucoup plus curieuse que les Berger, elle l'avait abreuvée de questions, et observée avec tant d'acuité qu'elle avait fini par demander :

— T'es une fille, toi... pourquoi tu te dis... un gars ?

Frédérique avait rougi jusqu'à la racine des cheveux et s'était défendue :

— Je n'ai rien fait croire, car on ne m'a pas questionnée. Mon apparence de garçon me rassure pour mon voyage solitaire sur les routes. Je crois que j'aurai moins de problèmes qu'en fille.

— Ça, c'est sûrement vrai ! On en voit tant de nos jours !... T'as raison d'être prudente...

Eh, mon gendre, ton gars, c'est une drôlesse !...

Jean Berger avait marqué sa surprise puis, sentencieusement, avait rétorqué :

— « Fan de loup ! »... Chapeau !... Sais pas si un gars aurait été aussi courageux !

Frédérique avait de nouveau rougi, mais cette fois de plaisir.

Bien reposée, chaussée de neuf grâce à Jean Berger, qui avait ramené une paire de tennis de la ville, la besace pleine de provisions,

Frédérique avait repris le chemin, refusant toute rémunération.

Elle était payée au centuple... Un jalon de plus de planté dans cet inconnu où elle avait plongé sans trop réfléchir, des amis nouveaux, aussi... Longtemps les pleurs de Benjamin et de Caroline résonnèrent à ses oreilles, de même qu'un meuglement parmi tous les autres qui ne pouvait être que... celui de la Noiraude.

Chapitre V

L'embuscade

La journée du départ de Frédérique de chez les Berger fut la première d'un véritable printemps. Le soleil franc et chaud était, enfin, au rendez-vous et avec lui, tout devenait plus facile. L'air exhalait mille et une senteurs ; les oiseaux se saoulaient de chants et de virevoltes, préludes à leurs noces que concrétiseraient les œufs, enfouis dans les nids si laborieusement élaborés. Frédérique se régalait de ce réveil de la nature. La grisaille des nuages bas était oubliée ; dans son cœur en fête, aucun regret ne languissait. Elle pensait au retour à la maison mais ne se pressait pas, stoppant de ci de là, pour admirer les pastels qui s'affichaient devant elle, ou pour suivre, amusée, les tribulations d'une cohorte de fourmis, lourdement chargées d'un précieux butin.

Elle communiait si bien avec tout ce

qui l'entourait qu'elle avait fait fi de toute demande d'asile, et elle avait choisi de dormir à la belle étoile, camouflée dans les branchages entrelacés d'un fourré. Elle s'était assoupie, les yeux rivés au somptueux ciel de lit noir d'encre piqueté d'innombrables points d'or... La fraîcheur du petit matin la réveilla. Elle était glacée. Son euphorie de la veille lui avait ôté tout bon sens... L'été était loin d'être là !...

— Sûr que j'ai chopé un bon rhume !... -se dit-elle- Quelle sottise !

Elle se remit rapidement en route pour réchauffer ses membres engourdis. Un pancarte indiqua la direction d'un village. Elle s'y dirigea. Par chance, un petit café ouvrait juste ses portes. Elle s'octroya un succulent petit déjeuner, éludant tant bien que mal les questions du patron, curieux de la venue si matinale d'un voyageur pédestre. Elle fit le point sur son itinéraire, soupira sur le trajet marqué de rouge mais chassa vite l'importun souci. Le soleil se levait d'aussi bonne humeur que la veille. Encore une belle journée en perspective !

Effectivement, tout se déroulait à la

perfection. Les kilomètres se succédaient. Elle restait fidèle à sa tactique de voyage. Elle aurait pu emprunter une route plus directe, gagner une grande ville, prendre le train... Sa trace devait être perdue depuis longtemps. Mais elle s'était piquée au jeu de l'aventure et l'envie de la mener à sa guise, jusqu'au bout, la taraudait.

Retrouver sa maison, certes, mais avec le plus de souvenirs en tête. Bien sûr, l'idée des parents la chagrinait mais, quand elle leur raconterait tout, ils la comprendraient... Elle vivait un épisode de sa vie à elle, qui s'était imposé sans qu'elle le cherchât vraiment. Y renoncer équivaldrait à amputer son avenir de toute possibilité de rêve.

Cheminaut au rythme de ses pensées, Frédérique se trouva à une croisée de routes. Aucune indication... Aucun panneau... Rien à l'horizon... Sinon, à perte de vue, des champs, même pas labourés... Pas une âme qui vive !... Que faire ? Une décision s'imposait... Des sons très faibles se percevaient à gauche...

— Va pour la gauche !... Je verrai bien... -elle le dit à voix haute, histoire de se rassurer- ...

Le jour baissait, et un refuge pour la nuit s'avérait nécessaire : son nez qui pleurait et

sa gorge qui picotait étaient déjà deux bonnes raisons...

L'oreille tendue, elle avait accéléré l'allure. Elle marchait depuis un certain temps quand, enfin, apparut une signalisation : l'annonce d'une route à grande circulation. Les bruits perçus étaient ceux des voitures. Fichtre !, elle avait opté pour la mauvaise direction. Tant pis ! Revenir en arrière, pas question ! Elle aviserait... La route apparut et, avec elle, les voitures... Sale engeance !... Ses chemins de campagne étaient plus sûrs et moins bruyants. Après quelques secondes d'hésitation, elle se résigna à la fouler. Elle aboutirait bien quelque part...

La nuit l'enveloppait. Frédérique ressentait la fatigue. La circulation était peu importante mais, chaque fois qu'une auto croisait Frédérique, celle-ci recevait en pleine figure une giclée d'air chargé de poussière et d'humidité. Elle releva le col de l'anorak et enfonça le béret.

Après une légère courbe, elle aperçut l'enseigne lumineuse d'une marque d'essence qui se détachait au loin. Elle respira un peu mieux. La station était petite : rien à voir avec les centres sophistiqués des autoroutes ; le pompiste fut très accueillant ; il donna à Frédérique tous les renseignements qu'elle

désirait ; elle s'était fourvoyée en tournant à un mauvais moment. Schémas à l'appui et avec moult détails, il expliqua comment retrouver la bonne direction. Il lui proposa, en riant, le seul carburant qui irait à ce type de client qu'il n'avait pas l'habitude de servir : un café chaud !...

Tout en le dégustant, Frédérique osa :

— Dites, serait-il possible que je dorme à l'abri, dans un petit coin de la station ?

— Désolé, mon petit !... Exclamation et bras au ciel !... Je ferme tout à minuit. Question de sécurité...

Ça fait trente sept euros -dit-il- au client qu'il venait de servir , précisant à Frédérique :

— Je m'en vais chez moi, mais malheureusement, c'est à l'opposé de ton but, sinon avec plaisir...

Frédérique fit la moue...

— Tu sais, mon gars, à ta place, je partirais tout de suite... En te pressant, tu peux arriver à Saint Fulgent, le patelin le plus proche ; là, tu trouveras ton bonheur. Fais du stop, ce sera encore plus rapide...

Remerciements... Souhaits de bonne route...
Frédérique sortit, bien déçue :

— Essaie St Fulgent, ma fille -pensa-t-elle-

sinon tu en seras quitte pour une autre nuit à la fraîche. Ce que c'est de rêvasser... Il faut corriger l'erreur, maintenant !... Et puis, zut !... Ça commence à m'ennuyer !... Bon, pas de panique !

Soucieuse voire inquiète, Frédérique fonçait... Les phares trouaient de moins en moins l'obscurité ambiante. Une voiture, tous feux éteints, stationnait sur le bas-côté. Frédérique la dépassa sans y prendre garde. Le faisceau lumineux qui s'alluma derrière elle ne la troubla guère, pas plus que le moteur qui démarra en douceur. Aussi la surprise fut si totale quand une voix l'interpella, qu'un sursaut la projeta en arrière. Heureusement, il n'y avait pas de fossé... Reprenant ses esprits, elle s'approcha de la vitre baissée, prête à s'excuser de ne pouvoir renseigner ce voyageur perdu...

— Eh, garçon ! Loin de moi de t'effrayer de la sorte !...

Un visage rond au sourire jovial, et deux yeux bleus pétillants la dévisageaient.

— Je prenais de l'essence et par hasard, j'ai entendu ta demande au pompiste et sa réponse... Profite du taxi ; cela te reposera et t'avancera.

Le ton était rassurant, plein de bonhomie.

Frédérique sentit soudain un tel poids de fatigue peser sur elle que ses jambes flageolèrent... Alors que sa tête lui soufflait : « Non, non ! »..., sa main ouvrait déjà la portière... Aux orties, la règle qu'elle s'était imposée !... » Que diable !... Quelques kilomètres, en voiture, une bagatelle : à pied, une éternité !» -pensa-t-elle-.

Avec délices elle s'assit sur le siège en velours. Il régnait une douce chaleur et la radio jouait en sourdine une symphonie. Peu à peu, le bien-être la gagnait et, un à un, ses muscles se détendaient. Seule sa main restait crispée sur son sac serré sur les genoux.

Respectant le silence, l'homme s'était tu, attentif à conduire, plutôt lentement... Fréquemment, son regard se portait sur Frédérique qui, impassible, scrutait ce que le halo des phares lui dévoilait. L'anorak au col relevé et le béret enfoncé profondément ne devaient guère dévoiler grand chose de Frédérique...

— Alors, cela va-t-il mieux ?

— Je ne vous ai pas encore remercié de votre amabilité. Le fait de m'être fourvoyée et le refus du pompiste m'ont un peu désorientée.

— Vous allez loin ?

— Encore assez, oui. St Fulgent n'est

qu'une étape. Je dois rejoindre un parent qui doit m'engager comme marin sur un bateau de pêche.

— Tiens, un marin ! C'est amusant.

Frédérique ne saisit pas le comique de la chose, mais si cela amusait son hôte, tant mieux pour lui !

— Quel est votre prénom ?

— Frédérique.

— C'est ambigu, ces prénoms !... On ne sait jamais si c'est une fille ou un garçon... Une éclat de rire... bizarre dans sa consonance... si bizarre qu'il en fit frissonner Frédérique.

— Te vexes pas, mon gars... C'est une blague facile. Moi, c'est Jacques... Jacky pour les intimes. Je suis VRP en machines agricoles.

Frédérique n'en avait cure. Elle espérait, que les présentations terminées, l'homme allait se taire et surtout, elle espérait avec impatience la pancarte « St Fulgent »...

— C'est encore loin ?... Le pompiste a parlé de quelques kilomètres et, il me semble ...

— Qu'est-ce qu'il est rudement pressé, ce petit ! Ma compagnie te déplaît-elle ? Au fait, tu permets que je te tutoie ; c'est plutôt sympa...

Un signe d'acquiescement... un indéfinissable malaise nouait la gorge de

Frédérique... Elle se tourna vers le conducteur et croisa son regard, goguenard et avide... Le malaise augmenta d'un cran.

— Je connais un raccourci...

Un brusque coup de volant et l'auto bondit sur une petite route étroite... La brusquerie du geste surprit Frédérique qui, perdant l'équilibre, s'affala sur le conducteur... Aussitôt gloussements et ravissement de sa part...

Confuse, les joues empourprées, Frédérique lança un pitoyable : « excusez-moi ! »

— Mais de rien, mon gars ! Tout le plaisir fut pour moi...

En même temps, la main droite quittait le volant et se plaquait sur la cuisse moulée par le jean...

La respiration de Frédérique se bloquait de plus en plus. Ses yeux étaient irrésistiblement attirés par cette main blanche aux doigts courtauds et grassouillets, aux ongles ras... Une touffe de poils noirs ornait son centre... Vision cauchemardesque qu'elle n'oublierait pas de sitôt. Que faire?... S'en débarrasser, lui demander poliment de l'ôter... L'étreinte de la main lui paraissait n'être que le prélude d'un piège plus dangereux. La preuve se

concrétisait...

L'autre cinglé avait singulièrement ralenti l'allure et monologuait...

Frédérique avait soudain l'impression que son cerveau s'était dédoublé : une partie analysait à toute vitesse la gravité de la situation et cherchait le moyen de s'en sortir ; l'autre partie enregistrait avec horreur les élucubrations du sieur Jacky... Il s'avérait que ce joli monsieur avait une préférence marquée pour les jeunes gens... - Et elle, qui se croyait mieux protégée, en se déguisant !... Idées préconçues !... Si elle en avait le courage, elle en rirait...

Lui dire la vérité, elle se méfiait de sa réaction !... Que de bons moments lui promettait ce porc !...

Ses propos devenaient maintenant franchement crus... Il posait des questions et y répondait...

Surtout, Frédérique devait lui accorder sa confiance... : « Parle toujours, mec... tant que tu ne stoppes pas ! »... -pensait-elle-... Et lui de continuer... :

— Ah, le sida !... des fadaises !... Des blagues,

inventées par les faux jetons, pour jeter le discrédit sur ceux qu'ils considèrent comme des intrus dans leur foutue société de dégénérés !... Mais que Frédérique se rassure, cet admirable monsieur prenait ses précautions... là, dans la boîte à gants, il y avait tout ce qu'il fallait...

Frédérique ne bronchait pas. Elle avait peur de déclencher un réflexe de fou... Les mains serrant son sac, elle invoquait un miracle... même une rencontre avec un des arbres qui bordaient çà et là la chaussée... »La chose«... qui triturait sa cuisse lui donnait la nausée...

— Je crois que nous serons bien ici !...
-apprécia-t-il-... :

L'homme engagea la voiture dans un espace vide, le côté de Frédérique tout contre la masse sombre d'un bosquet. Il éteignit les phares et alluma le plafonnier.

— Nous serons mieux à l'arrière – proposa-t-il...

Frédérique, trempée de sueur, tremblait. Elle se disait : « Tu dois tenter quelque chose ! »... Mais elle se sentait vidée de toute substance, de toute énergie. Elle flottait dans une atmosphère cotonneuse qui, insidieusement, avait gagné ses neurones qui tournaient au ralenti...

— Il faut que tu sortes par mon côté !

L'homme, debout à côté de la portière ouverte, attendait...

Frédérique, lentement, passa d'un siège à l'autre, enjambant le levier de vitesse et le frein ; elle amorça un mouvement pour sortir ses jambes...

— Allez, presse-toi !... Et ce foutu sac, tu vas le lâcher, dis !...

Impatiente et autoritaire, la voix ne susurrerait plus...

Fut-elle le déclic nécessaire pour déclencher le mécanisme ?... Au moment même où l'homme se penchait pour saisir son bras, Frédérique balança, à la fois, ses deux pieds dans la partie basse de l'individu, et le sac incriminé vers la face rondouillarde... Un cri de douleur... Une masse qui chancelle... Une brèche ouverte pour Frédérique qui tombe à genoux... Pas de tergiversations... Un bond pour se relever... et la fuite éperdue... le salut peut-être...

Un chapelet d'injures obscènes qui s'amenuise... Une course folle... à travers quoi ?... Frédérique n'en sait rien... Elle court... elle court... Ah, si elle pouvait voler !... Des

branches lui griffent le visage... Qu'importe !... Tout plutôt que ce poussah infecte !... Quelques lambeaux de l'anorak ornent les épines des ronciers, trophées dérisoires pour ces végétaux dérangés dans leur tranquillité nocturne par ce bolide qui fonce... qui fonce, hors d'haleine... Le béret est emporté de haute lutte par une branche plus fourchue que les autres... Le cœur de Frédérique bat à tout rompre, tellement fort qu'elle croit, un instant, que ce martèlement est dû à son poursuivant... Son visage est trempé de sueur... Non ce sont des larmes qui y ruissellent.

Enfin, une maison... Une église... La porte est close... Frédérique s'abat devant elle, la poitrine secouée de sanglots... Elle rampe vers le coin sombre du porche, s'y recroqueville... Ivre de peur, de fatigue, de pleurs, elle sombre dans l'inconscience, sommeil ou évanouissement...

Ne plus penser... Qu'importe si ses vêtements mouillés l'entourent d'une chape humide.

Chapitre VI

Père Thomas

— Bonjour !

A qui appartenait cette voix chaleureuse ?... Le cerveau embrumé de Frédérique réagissait lentement pour guider ses yeux ; enfin la liaison fut établie ; le visage était à l'image du son : sympathique et souriant.

Assis dans un fauteuil, près du lit où elle était allongée, un homme la regardait ; les yeux, pétillants de joie de vivre, étaient tout de même interrogateurs.

L'afflux brutal du cauchemar vécu souleva, à demi, une Frédérique qui balbutiait des mots qui se voulaient questions et qui n'étaient qu'un incompréhensible charabia...

— Du calme, petite ! Tu n'as rien à craindre, ici... Maman, Frédérique a repris conscience !...

Trottinant à petits pas mesurés, une vieille dame, tout de gris vêtue, les cheveux enserrés

dans un adorable chignon rond, la face ridée comme une pomme oubliée, mais éclairée par les mêmes yeux bleus pétillants de malice que l'inconnu, entra dans la pièce.

— Je suis ravie, Frédérique... Mais, quelle frayeur nous avons eue !... Tu vois, Thomas, que j'avais raison d'espérer. Mes soins ont dû être efficaces... Je vais lui préparer du lait de poule. Trotte-menue sortit...

— Je suis le Père Thomas, curé de cette paroisse, officiant dans cette église où tu as tenté de te réfugier. A cause des voleurs qui ne respectent plus rien, nous sommes obligés de fermer à clé la porte de la maison de Dieu, tous les soirs, violant ainsi son droit d'asile. C'est ma mère qui t'a trouvée, inconsciente, le matin, en ouvrant pour la première messe. Tu étais dans un sale état, brûlante de fièvre, les vêtements pleins d'accrocs mais, grâce à Dieu, aucune blessure. Cela fait deux jours...

— Comment, deux jours ?... -s'écria Frédérique-

— Eh oui, deux jours !, pratiquement sans connaissance. Ma mère a tenu à te soigner elle-même, préférant te laisser le choix de nous dicter notre conduite. La sachant experte, je

le lui ai accordé jusqu'à midi, aujourd'hui ; ensuite, j'aurais prévenu ta famille.

— Vous n'êtes vraiment pas entré en contact avec mes parents... Il ne faut pas les inquiéter.

— Non, puisque tu t'es réveillée avant mon ultimatum, et en apparente bonne forme. Par contre, je me suis permis de fouiller dans ton sac pour prendre tes papiers ; quant à ton trésor.. maman l'a trouvé en te déshabillant. Tout est sur la table de chevet.

Frédérique rougit :

— Je vous remercie. Je me suis bien sortie d'un piège qui aurait pu être très grave. J'ai eu de la chance.

— C'est Dieu que tu dois remercier..

Maintenant, il faut que j'y aille : une personne à assister, avant son grand départ...

Surtout, agis au gré de ta volonté : tu es chez toi, ici. Tes vêtements sont lavés et raccommodés... A bientôt !

Frédérique s'abandonna aux délices du lit, s'étirant de tout son long... Son regard fit le tour de la chambre aux murs tapissés de clair ; des rideaux de cretonne fleurie encadraient une fenêtre dont les voilages filtraient le soleil qui caressait, sans vergogne, l'armoire de chêne

patinée par la cire et les ans ; un fauteuil, une petite table et un crucifix en fer forgé achevaient, avec le lit, d'habiller cet asile fort agréable.

Un pas feutré... et la vieille dame entra, chargée d'un plateau :

— Rien de tel qu'un lait de poule, pour redonner des forces ! Après, un café chaud, si tu veux, avec des tartines beurrées, de la confiture et du miel. Tout est fabriqué maison ; tu verras les ruches, c'est le plein boum... Mange, petite ! Je t'ai veillée toute la nuit ; je me doute bien que tu as dû vivre une drôle d'aventure. Je n'ai pas voulu que Thomas agisse avant ton réveil.

« Ah !... Jeunesse !... la route... les espaces... la liberté... Et le danger, non ? ...» -l'aïeule monologuait sans questionner-...

— Je vais me lever, maintenant... -proposa Frédérique-

— Si tu t'en sens le courage, mais va doucement, petite, tes jambes doivent être flageolantes... , et les miennes, ce n'est pas mieux... Alors, pour le secours... pas sûr, mais, pour l'appui, mon épaule est encore solide.

Effectivement, l'aide fut précieuse pour les premiers pas mais, peu à peu le sol parut plus stable.

Frédérique s'approcha de la fenêtre. Au-delà de la cour, elle distingua un bois ; était-ce celui qu'elle avait dévalé pour échapper à son ennemi ? Elle frissonna...

La vieille dame se méprit :

— Tu as froid ! C'est normal... Le sang ne circule pas vite encore... Mets ce fichu. M'accompagnes-tu à la cuisine ; le repas doit se préparer...

Dieu, quel bavardage ! Frédérique apprit tout sur la vie de ces deux êtres qui l'avaient recueillie et soignée. La mère du Père Thomas vouait à son fils une admiration sans bornes. Elle ramenait tout à lui, encensant tout ce qu'il avait entrepris depuis cinq ans qu'il officiait dans cette paroisse, défendant avec passion tous les projets qu'il avait... Frédérique eut bientôt l'impression que le père Thomas était une de ses plus anciennes connaissances.

Tout en conversant, l'aïeule s'activait autour du fourneau ; ses mains expertes roulèrent une pâte, embrochèrent un poulet, épluchèrent des légumes.

Frédérique était saoule de toute cette activité. De temps en temps, la litanie des dangers auxquels s'exposait la jeunesse reprenait, mais jamais, cependant, une question indiscreète concernant Frédérique elle-même ne fusa. Un respect total de la vie d'autrui et de sa liberté à la conduire. Frédérique lui en sut gré.

Bientôt lasse, Frédérique qui éprouvait le besoin d'être seule, demanda à prendre un bain. En un tour de main, cela fut préparé... Quelle vitalité ! Ce petit bout de femme sans âge faisait la pige à la jeunesse de Frédérique qui manquait encore de vaillance.

Le repas simple mais succulent se déroula dans la bonne humeur, le père Thomas assurant que la présence de Frédérique avait cautionné un repas de dimanche... Sa mère ne protesta que pour la forme.

Quelques anecdotes paysannes narrées avec humour firent beaucoup rire Frédérique. Après la tarte délicieuse et en attendant le café qui passait, le silence s'installa...

Frédérique comprit alors qu'il était grand

temps d'avoir la politesse de raconter à ses hôtes, l'odyssée qui l'avait projetée, crottée et meurtrie, sur le parvis de l'église. Si elle fut prolixes sur certains souvenirs : Valentin, Lucette... une sorte de pudeur l'obligea à abréger le récit de la navrante mésaventure d'auto-stoppeuse malgré elle...

Sans mot dire, le père Thomas avait écouté, souriant parfois, surtout quand Frédérique expliqua que son puéril camouflage de fille en garçon avait failli se retourner contre elle. Sa mère avait ponctué la dernière évocation par des : « Mon Dieu !... Mon Dieu ! »...

— Eh bien, Frédérique, tu l'as échappé belle ! Tu as eu un sacré sang-froid pour exploser au bon moment. Je crois que tu dois offrir un cierge à la vierge et remercier Dieu dans tes prières...

Frédérique ne releva pas la phrase du père Thomas.

Très doucement, celui-ci reprit :

— Dis-moi, Frédérique, crois-tu en Dieu ?

La jeune fille déglutit difficilement. Peiner le père Thomas... pas question, mais lui mentir... impossible !

— Je suis baptisée et j'ai fait ma communion

solennelle.

— Oui ! Comme la plupart des enfants poussés par les parents qui agissent plus par convenance que par conviction. Mais toi, en ton for intérieur, crois-tu en l'existence de Dieu ? Loin de moi l'idée de te juger ou de t'imposer mes vues, j'aime savoir ce que pensent nos jeunes.

Frédérique le regarda droit dans les yeux et, franchement, s'attaqua à l'épineuse question :

— Non ! Je n'y crois plus... depuis trois ans... depuis que j'ai mesuré l'absurdité que représente une vie fauchée en pleine jeunesse. Ma meilleure amie avait un frère de dix neuf ans, marin pêcheur, comme tous les gars de chez nous. Sérieux, heureux de son sort, amoureux de la mer, mais rêvant de posséder une moto. Pour se payer sa part de rêve, il avait économisé sou par sou, travaillant sans ménager sa peine... Son rêve, ainsi réalisé, s'est achevé, une semaine après l'achat de cette moto, une belle soirée de printemps où un ivrogne a brûlé un stop... C'est lui qui est mort, la nuque brisée, un pantin désarticulé !... Et nous devrions croire qu'un être supérieur, généreux, bon, est l'instigateur de telles injustices !... Devant cette terre fraîchement remuée, atroce monticule,

Marie et moi avons compris que Dieu était une légende, une histoire que les gens se transmettent, de génération en génération, pour se rassurer, pour combler ce grand vide inexplicable de la naissance de la vie.

Excusez-moi, cela ne va pas dans le sens de votre propre croyance, mais je ne voulais pas vous mentir.

— Tu as raison, Frédérique. Tu as été meurtrie et je te comprends. Un jour, peut-être, le voile se lèvera... Les raisons de Dieu nous échappent souvent et nous clamons à l'injustice, mais, qui nous dit que de cette vie, il n'en avait pas besoin ?...

Frédérique secoua la tête :

— Mais combien de cruautés inexplicables ?... Ces enfants qui souffrent dans le monde entier, ces êtres torturés, au nom de quelle foi ?... Tenez, actuellement ces otages qui souffrent asphyxiés, spoliés, seuls... Pour qui ? Pour quel idéal ? Ce ne sont même pas des soldats en guerre, mais de simples mortels dont le tort fut de se trouver à un endroit précis, à un moment donné !... Et Dieu, que tire-t-il de leur souffrance et de celle de leur famille ?...

— La folie des hommes est sans limite... Jésus est mort pour cela. Clôturons là notre

discussion. Seul le temps t'apportera la réponse.
C'est mon souhait.

Remise en forme, le sac bourré de provisions, Frédérique reprit la route dès le lendemain. Ses joues gardaient encore la chaleur des deux baisers de la vieille dame dont les yeux remplis de larmes l'émurent beaucoup. Le père Thomas l'accompagna un bout de chemin... Après une vigoureuse poignée de mains, il prit congé de son hôte :

— Au revoir, Frédérique ! Tiens-nous au courant. Sois prudente ! Rejoins vite tes parents. Ils doivent être bien soucieux.

Bon vent, moussaillon !

Chapitre VII

Val

« L'île d'Albe », drôle de nom pour un village au milieu des terres. Bien que le soleil brillât et que l'après-midi fût bien entamée, tout semblait absolument désert, comme abandonné dans une torpeur moite et poussiéreuse.

Frédérique emprunta ce qui devait être la rue principale : une longue côte encadrée de maisonnettes jumelles, assises au milieu d'une profusion de roses de toutes les couleurs, qui exhalaient leurs parfums à qui mieux mieux. Les fenêtres baillaient au soleil... Des grognements et aboiements de chiens invisibles punctuaient le passage du visiteur, mais était-ce la chaleur, affalés sous quelque ombrage, ils ne forçaient pas leur talent de chiens de garde. Brusquement, une barrière... et la route rejoignit le ciel... Frédérique se pencha et une sensation de vertige la saisit... Le village

était bâti au bord d'un véritable précipice qui donnait à pic sur une immense étendue verte : des champs à perte de vue...

Frédérique s'assit sur le banc de bois mis intentionnellement pour que le voyageur surpris reprenne ses esprits, tout en admirant le paysage qui valait vraiment que l'on s'y attardât. Le nom du village se comprenait mieux. Il y avait longtemps, fort longtemps, la mer devait border cette falaise, s'acharner sur elle, les jours de tempête, lui arrachant peu à peu des lambeaux qu'elle déposait ensuite, une fois sa colère apaisée. Puis, obéissant à la loi immuable qui, depuis quatre à cinq millions d'années façonne la planète Terre, elle avait amorcé une régression, abandonnant ses sédiments, orphelins éphémères, que la végétation puis l'homme s'empressèrent de recueillir.

Frédérique pouvait se croire sur un tremplin, prête à être propulsée dans le ciel... « Tiens, -pensa-t-elle-... elle s'accrocherait bien aux effilochures blanchâtres qui s'attardaient dans ce bleu azuréen, histoire de voyager plus vite ! »-... Elle sourit et soupira d'aise. Jamais, avant ce périple, elle n'avait pris conscience

que la nature embrassait autre chose que l'océan, tributaire du vent qui sculptait ses vagues et orchestrait sa mélodie... Frédérique appréciait la sérénité du lieu quand soudain des vociférations, des cris, des grondements, des aboiements d'un chien, repris en chœur par tous les autres canidés, la tirèrent du léger assoupissement où elle s'enlisait, et la guidèrent, sans s'en rendre compte, vers le lieu du drame, juste derrière la maison qui jouxtait le gouffre.

Là, un homme gesticulait, une cravache dans une main, tandis que l'autre main tenait une perche de bois terminée en U qui, enserrait le cou d'un chien, tout en le coinçant contre un tas de bûches destinées à l'âtre.

— « Sale cabot ! J'm'en vas t'apprendre à voler le pain des honnêtes gens !... Chien de merde !... Vaurien !... »

Le « sale cabot », pas du tout d'accord pour apprendre le leçon promise, se trémoussait, essayant de se dégager... Mais l'homme tenait fermement sa prise, si fermement, d'ailleurs, que le chien commençait à suffoquer... La lanterne s'abattit alors avec un bruit mat... Le chien plia sous la douleur, mais seul un gargouillis

sortit de la gueule entrouverte d'où la langue pendait...

La cravache siffla de nouveau dans l'air, mais avant même que le mouvement descendant ne s'amorçât, Frédérique se précipita, retenant la main de l'énergumène qui, surpris par l'attaque, lâcha tout, cravache et bâton. Retrouvant en une fraction de seconde toute sa vivacité, le supplicié s'enfuit comme l'éclair, laissant son sauveur s'expliquer :

— Vous alliez le tuer, Monsieur !

— Morveux ! De quoi je me mêle... Bougre d'idiot !... Il a pris la tangente, le cheun, prêt à voler...

— Mais, vous alliez le tuer !...

— Et alors ! Tu parles d'une perte ! J'ai point eu le temps de saisir le fusil sinon, « fan de loup»..., comme un lapin que je me le tirais !... Dis voir un peu, c'est-y à toi, c'te foutu cheun ?...

— Pas du tout ! Je suis intervenu quand j'ai compris que vous alliez le tuer.

— T'es fou, ma parole ! Je devrais te faire goûter à ma cravache !... La prochaine fois qu'il rôde par ici, je lui colle une balle dans le bide... Mais toi, t'es pas d'ici !... Vaurien, hippie, tu veux nous voler, toi aussi !... Je m'en vais prévenir les gendarmes...

— Si vous avez envie qu'ils vous collent une amende pour les avoir dérangés pour rien !... Surtout ne vous gênez pas !

Le calme de Frédérique impressionna l'énergumène qui, tout en monologuant ses invectives, ramassa ses instruments de torture.

— C'est y pas malheureux !... Un poulet de trois livres !

— Ah, voilà la cause du délit !

— Moque-toi, vaurien, vagabond !... Un poulet tout cuit... La patronne l'avait déposé sur la table... Et ce fils de p... se l'est emporté, dieu sait où ?... Quand je l'ai coincé, il ne l'avait plus !...

— A combien l'estimez-vous ?... Je vous l'achète, ce poulet fantôme, cela calmera vos regrets de n'avoir pu tuer cette pauvre bête.

Comme si elle avait brusquement parlé une langue étrangère, le gars regarda Frédérique d'un air complètement ahuri. La colère, tout à l'heure, avait animé son visage ; maintenant, la face cramoisie, le regard morne, la bouche béante, sur quelques chicots noirâtres, replaçaient le personnage dans son vrai contexte, un être frustré, plus porté sur la divine eau de vie, fabriquée maison, que sur les

considérations philosophiques d'épargner ou non une vie, quelle qu'elle soit.

L'œil droit se para d'une lueur cupide tandis que l'œil gauche, à moitié fermé, jugeait Frédérique et son incroyable proposition...

La bouche énonça un prix...

Écœurée, pressée d'en finir, Frédérique compta la somme, sachant bien que le poulet était surestimé.

Tout en tendant la main, l'affreux bonhomme se balançait sur un pied... Frédérique comprit bien, aux rides du front, combien était profonde la cogitation qui agitait le cerveau : avait-il demandé assez ?

Avant qu'il ne se ravisât et ne devînt méchant, Frédérique tourna les talons et accéléra l'allure pour quitter ce lieu somme toute peu hospitalier. Le temps perdu ne lui permettait pas de trouver un abri valable, et une nouvelle nuit à la belle étoile serait la récompense de sa bonne action. L'air était doux, empreint de mille odeurs...

— Ce sera agréable !... -pensa-t-elle-...
Encore une petite heure de marche et repos...
les provisions du père Thomas seront les bienvenues.

La route était bordée de hautes herbes, les services communaux ne les avaient pas encore coupées en prévision des voitures de touristes qui affluaient, en été, sur les routes de la région... Plusieurs fois, Frédérique se retourna... Elle avait la désagréable sensation d'être suivie, mais rien ne se profilait... Son imagination lui jouait des tours ; il faut dire que le cul-terreux lui avait inspiré une drôle de répulsion, et même ce village, sans âme, lui infligeait un indéfinissable malaise.

Un bouquet d'arbres légèrement en retrait de la route... Ma foi, en s'y camouflant face au champ, elle serait pratiquement invisible. Adjugé, ce coin -repos ! Elle se cala, sortit un sandwich... Un bruit la stoppa... Des pas foulaient l'herbe... Son cœur battit plus vite. Elle eut très peur soudain... Lentement, elle tourna la tête et se trouva presque nez à nez avec un chien... Le chien sauvé quelques heures auparavant. Un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine décompressée et elle éclata de rire... :

— Tu peux te vanter de me donner des émotions, toi, alors !... Tu m'as suivie !

Tout heureux d'être si bien accueilli, le chien agitait avec frénésie le panache de poils

qui lui servait de queue. Frédérique lui flatta le dos... Le chien se coucha les quatre pattes en l'air, mendiant les caresses sur son ventre offert en allégeance.. Rassasié, il se leva d'un bond et s'enfuit comme une flèche. Désorienté, Frédérique resta, la main levée... Lentement le chien revenait...

Il portait, dans sa gueule... le poulet pour lequel il avait failli être tué. Gravement, il le déposa aux pieds de Frédérique... une véritable offrande !

— Eh bien, toi ! Tu as de la suite dans les idées !... Après tout, il est à nous !... et à prix fort, encore !

Elle se saisit de la « pièce poussiéreuse », en arracha un bon morceau qu'elle offrit au chien qui, affamé, ne demanda pas son reste, puis elle la camoufla discrètement.

La nuit les enveloppa peu à peu. Le chien avait posé son museau sur les genoux de Frédérique et la regardait fixement. De temps en temps, il passait sa langue sur la zébrure rouge que la lanière avait imprimée.

Le jour les retrouva tous les deux côte à côte. Le chien réveilla Frédérique de deux ou trois lèchements...

— Alors !... Tu restes avec moi !... Tu sais, la mère ne sera pas ravie ? Elle a toujours refusé les animaux à la maison. Décidément, je multiplie mes problèmes... Déjà que je me demande comment je vais être accueillie ! Avec le retard que j'ai pris, ils doivent être morts d'inquiétude !

Elle soupira... L'heure n'était pas au bilan ni aux regrets. Elle secoua la tête...

— Au fait, je dois te donner un nom ! Un chien en a toujours un !... Valentin t'en aurait sûrement trouvé un épatant, mais moi... Valentin !..En somme, tu seras mon deuxième compagnon de route... Alors, en souvenir des jours merveilleux passés près de lui, je te baptise : « Val »... Ça te plaît, compagnon de misère... Val !

Le nouveau baptisé s'en fichait « comme de l'an quarante », tout occupé à dévorer le reste du volatile si chèrement payé... par les deux amis.

Chapitre VIII

Anna

La présence de Val était précieuse pour Frédérique. Elle s'amusait avec lui. Il gambadait devant elle, prenait de l'avance, puis, stoppant net près d'un fourré ou d'un taillis, le museau frémissant, il se mettait à gratter, créant l'affolement parmi les populations d'oiseaux qui y nichaient. La marche, moins fastidieuse, avalait ainsi plus facilement les kilomètres.

Val était infatigable ; petit, bien proportionné, des pattes fortes, un poil long, une queue toujours en mouvement, un muflé allongé, deux oreilles pratiquement sur le qui-vive qui disparaissaient complètement, quand il manifestait sa joie, et surtout deux yeux noirs, deux billes pétillantes de vie. Il n'était pas spécialement beau ni racé, résultat de plusieurs bâtardises dans ses générations antérieures, mais Frédérique le croyait très

intelligent et se félicitait de l'avoir sauvé... Quel heureux hasard, sa présence au moment de la correction !... « La main de Dieu », -aurait corrigé le père Thomas.

Un village s'annonçait... « Il faudra que j'achète une laisse ! » -pensa la jeune fille ; les chiens errants étaient plutôt mal accueillis et elle ne voulait pas d'ennuis.

— Val, ici ! Reviens !...

Val avait brusquement tourné dans une sorte d'allée de terre battue. Frédérique s'y engagea. Cela conduisait à une maisonnette qu'une haute haie pas taillée, poussant en tous sens, cachait au regard.

Pas de Val... Avec horreur, Frédérique constata que le portillon de bois était poussé.

— Val !... Reviens !

A quelle bêtise se livrait-il ? Pourvu qu'aucun poulet ne traîne sur une table !...

Perplexe, elle n'osait pénétrer plus avant. S'il ressort avec quelque chose, je me fâche... -pensa-t-elle.

— Val,... tu viens !

Deux ou trois pas en avant... elle perçut un léger bruit... On aurait dit... c'était bien ça... c'étaient des gémissements... Que se passait-

il ? Sans hésiter, elle traversa le jardinet grand comme un mouchoir de poche, entièrement occupé par des massifs de roses épanouies. Elle contourna la maison et aperçut Val, à l'arrêt, près d'une forme recroquevillée, le dos appuyé au mur, la tête penchée sur le côté ; une main se crispait sur la poitrine, à gauche, l'autre prenait appui sur le sol...

Une vieille dame, le visage blanc, couvert de sueur, souffrait... De sa bouche sortait un souffle court, entrecoupé de gémissements qui avaient attiré l'attention de Frédérique. Celle-ci, lâchant tout son barda, se précipita :

— Madame !... Madame !... Vous m'entendez ?...
Je vais vous aider.

Agrippant la jeune fille, , la femme tenta de se lever, mais ses forces la trahirent et elle s'affaissa de nouveau.

— Pas comme cela. Laissez-moi faire...

Frédérique passa ses deux bras sous les aisselles et releva le corps... Surprise par la légèreté du poids mal évalué, le mouvement fut trop ample et trop rapide... La vieille dame posa les pieds sur le sol, poussa un cri de douleur et aurait, de nouveau, chuté sans l'appui ferme de la jeune fille et de son épaule. La portant presque, Frédérique entreprit de franchir les

quelques mètres qui les séparait de la porte ouverte, donnant dans une cuisine. Encore un petit trajet pénible, et elle trouva la chambre... Tant bien que mal, elle déposa son fardeau sur le lit. Toujours inconsciente, l'aïeule se plaignait faiblement. La jeune fille la couvrit avec le couvre-lit, se précipita dans la cuisine et revint avec son mouchoir mouillé et un verre d'eau. Elle en rafraîchit le visage et en humecta les lèvres sèches.

La dame ouvrit les yeux et sourit de bonheur, ce qui surprit fort Frédérique.

— Anna !... Tu es enfin revenue ! Je crois que j'ai chuté dans le jardin quand j'ai eu cette violente douleur au cœur.

Les yeux se refermèrent. La plainte ne reprit pas...

Frédérique réfléchissait à la vitesse grand V... La dame l'avait prise pour une autre ; tant mieux, cela lui avait évité le traumatisme de découvrir une inconnue à son chevet. Elle paraissait bien mal en point ; donc, le plus urgent était de demander le secours d'un médecin. Courir au village était chose aisée, mais la laisser seule, était un dilemme !

— J'y vais !... C'est la seule solution ! -se dit-

elle-... C'est alors qu'elle aperçut un rectangle blanc, sur la commode, avec ces mots, écrits en rouge : Docteur Benoît 05 46 88 66 13. Le téléphone était à côté... La tâche de Frédérique était facilitée...

— Allô ! Oui !... Docteur Benoît... Bonjour !

— Bonjour, Docteur ! En passant par hasard devant la maison basse, ornée de roses, à l'entrée du village, j'ai entendu des gémissements et j'ai relevé une personne âgée, pratiquement inconsciente et souffrant beaucoup...

— Oui, c'est la vieille Berthe ! J'arrive !...

Efficace le docteur ! Mais Frédérique aurait préféré partir en prévenant une voisine, plutôt que de demeurer dans cette maison, auprès de cette Madame Berthe... Elle jeta un regard sur cette dernière ; aucune douleur n'altérait le visage endormi qui avait perdu sa couleur cire ; la poitrine se soulevait à un rythme régulier ; les mains étendues reposaient à plat sur le drap.

Rassurée, la jeune fille alla ramasser ses affaires encore dans la cour, et enjoignit à Val de ne pas franchir le seuil de la chambre...

Une voiture, une portière qui claque, un pas rapide... Le docteur fit irruption dans la cuisine

par une autre porte qui donnait dans le couloir où devait s'ouvrir l'entrée principale... Un signe de tête à Frédérique et il s'engouffra dans la chambre... La porte resta entrouverte et la jeune fille l'entendit s'affairer, puis elle perçut un cri de douleur...

— Ce n'est rien ! Une simple entorse... Rien de cassé, la Berthe ! Mais vous l'avez échappé belle !... Racontez-moi !

Un murmure inaudible suivit cette injonction.

— J'avais pourtant ordonné aucun effort, aucune sortie quand vous étiez seule !...

Vous n'êtes pas raisonnable ! Il fallait attendre que Jeanine soit là.

Nouveau murmure...

— J'ai promis, j'ai promis !... Je suis aussi peu raisonnable que vous... Allez... vous ne coupez pas à la piquêre... Il faut le ravigoter, ce cœur, après ces émotions !

Un silence... encore un murmure...

— Anna !... Oui, je l'ai vue... !

La voix avait changé, plus douce, moins bougonne.

Le Docteur Benoît sortit de la chambre, le front soucieux.

— Je lui ai administré un tonicardiaque ; c'est une forte douleur qui l'a surprise et fait chuter. Elle va dormir.

— Est-elle seule ? Vous l'envoyez à l'hôpital ?
Le docteur parut très embarrassé...

— Vous savez, ce n'est pas grave au point de l'amener à l'hôpital. Elle a très peur de mourir hors de chez elle, et partir, cela lui ferait plus de mal que de bien...

Vous pourriez peut-être achever votre bonne action et rester avec elle toute la nuit. Demain, une infirmière viendra ; ce soir, c'est trop tard.

Frédérique eut un haut-le-cœur

Le docteur ne manquait pas de cran. Lui proposer cela sans la connaître, ou il était inconscient de l'énorme responsabilité qu'il prenait ou elle inspirait la confiance à vue de nez.

— Je sais. C'est un peu cavalier de ma part, mais je peux difficilement agir autrement, sinon, c'est l'ambulance ou l'hôpital. Je ne veux pas causer de la peine à Berthe, si c'est en mon pouvoir.

Le docteur avait lu en Frédérique comme dans un livre... Elle hésitait encore ; elle ne se sentait pas tranquille, devant cette situation

imprévue... Que risquait-elle au fond?... Pas grand chose, sinon une mauvaise nuit blanche. Elle haussa les épaules.

— De toute manière, je devais bien dormir quelque part, alors, ce toit-ci fera l'affaire, et, en rendant service, je paierai ma pension.

— Merci, petite ! Vous m'enlevez une belle épine... car ma soirée s'annonçait déjà rude avec un accouchement difficile en prévision... Une « anti - maternité »... une irréductible de l'accouchement chez soi. Dès que je le pourrai, je téléphonerai. Je vais vous écrire mes directives au cas où elle souffrirait.

— Docteur, qui est Anna... ?

— Sa fille morte à dix huit ans, noyée. Elle était partie passer un week-end à la mer avec des copains et des copines. Comme son corps a été retrouvé plus tard, elle n'a jamais voulu le reconnaître, a parlé d'une fugue, et elle espère son retour depuis vingt ans. C'est bien triste. Dans sa demi-inconscience, elle a cru que vous étiez Anna?... Je vais prévenir ses fils. Ils habitent la ville voisine, mais je doute fort qu'ils se dérangent. Voilà mon papier. Faites comme chez vous.

Mangez si vous avez faim. Elle serait la première à vous le proposer. Elle a le cœur sur

la main.... Bon courage et a bientôt !

Une impression de pesante solitude envahit Frédérique au démarrage de la voiture. Elle retourna dans la chambre... Madame Berthe dormait paisiblement.

« J'assume pour la deuxième fois la garde d'une maison... Moi, je sais ce que je veux, mais eux, comment peuvent-ils aussi rapidement me donner un tel aval?... Tu dois vraiment avoir une bonne tête, ma fille !!... » -se dit-elle-. D'ailleurs, le docteur ne s'y est pas trompé quant à ton déguisement, en t'interpellant de la sorte : ...« Merci, petite ! »-... Elle tentait de plaisanter mais le cœur n'y était pas.

Elle s'activa, fermant portes et fenêtres, donnant à manger à Val, dînant de ses propres provisions, quoi qu'en pensât le docteur Benoît : « Je ne peux pas me servir ainsi, sans l'accord de la propriétaire... » Non vraiment, elle regrettait son accord, elle était mal à l'aise. Une indéfinissable angoisse lui serrait la poitrine...

— Et si l'état de la vieille dame empirait -s'inquiéta-t-elle...

Ce n'était plus le moment de se lamenter. La situation était ainsi ; Frédérique fit face.

Pour chasser toute pensée importune qui la plongeait dans un malaise, elle ouvrit son livre, fidèle compagnon ; il l'aiderait à veiller, tout en s'évadant de ce lieu calfeutré et silencieux... Seul le balancier de la pendule, qui résonnait quelque part dans la maison, la rassurait... Le temps s'égrenait, immuable... Val dormait à ses pieds... Insensiblement, elle sombra dans le sommeil.

Le livre tomba et Frédérique se réveilla en sursaut. La pauvre Berthe la fixait d'un regard étrange... vivant et lointain à la fois, doux et interrogateur. Il transperçait la jeune fille pour rechercher une certitude au delà d'elle-même. Pour y échapper, Frédérique se baissa, ramassa le livre, arrangea la couverture et s'enquit :

— Désirez-vous boire,... manger ?

Un hochement négatif... ; le silence, troublé l'espace d'un instant, referma sa chape. Aucune idée ne venait à l'esprit de la jeune fille, aussi banale fût-elle ; le regard scrutateur la clouait...

— Tu es enfin revenue, Anna! Je t'attends depuis si longtemps ! Pourquoi n'as-tu pas écrit ?

L'examen approfondi avait renforcé la vieille Berthe dans sa conviction. Pour elle,

cette inconnue, débarquée brusquement, était sa fille. Sa pauvre tête, si malmenée par le chagrin et l'attente, suivait sans détour ce que son cœur, sevré d'amour depuis des années, lui imposait. Frédérique le comprenait bien... A quoi cela la mènerait-il d'essayer de la convaincre du contraire ? D'ailleurs Berthe n'avait cure d'une réponse quelconque. Toute à son idée, elle continua :

— Dis, Anna ! C'est bête que je ne puisse organiser une fête pour ton retour. J'ai une entorse... une mauvaise chute... As-tu téléphoné à tes frères ?... Où étais-tu tout ce temps ?... Ici, peu de choses ont changé...

Et elle se mit à raconter, à raconter... Un vrai moulin à paroles... Des questions sur la vie d'Anna se mêlaient aux anecdotes, aux événements qui avaient jalonné vingt ans de séparation... Le ton était monocorde, la voix parfois inaudible, mais aucune défaillance dans la volonté de tout narrer chronologiquement et sans oublier... L'effort avait rosi les joues ; les interruptions étaient dues à la demande de quelques gorgées d'eau qui permettaient aux lèvres et à la gorge, asséchées par ce flot de mots, de reprendre le monologue. Parfois la main se soulevait, mais le geste à peine ébauché

s'interrompait, et la main retombait sur le drap.

Frédérique écoutait, fascinée par cette tirade. Elle ne connaissait rien, comprenait peu, mais elle était là, prête à intervenir. Aussi Berthe se défoulait-elle de vingt de souvenirs accumulés pour sa fille.

Brusquement, la main tendue plus haut, resta figée. Frédérique tendit la sienne... Un étau s'en empara. Un soupir de plaisir, peut-être, s'échappa de la poitrine à peine essoufflée... Le récit reprit mais plus sourdement, entrecoupé de pauses de plus en plus longues. La fatigue accomplissait son œuvre. Frédérique présenta le verre d'eau... Il fut repoussé... Les doigts s'accrochaient si fort que les jointures apparaissaient... Le récit ne reprenait pas... Frédérique dégagea sa main doucement... Une dernière étreinte de la vieille dame qui, sans ouvrir les yeux, parla encore :

— Je crois que je n'ai rien oublié, Anna. Mon vœu de te revoir a été exaucé. Je peux partir tranquille. Tes frères s'occuperont de toi. Je suis si fatiguée...

Plus rien... enfin... Berthe dormait; le souffle était paisible. Avec mille précautions, Frédérique ôta sa main. Son épaule était

douloureuse. Elle se cala confortablement dans le fauteuil. Elle était contente d'elle. Elle avait contribué à la joie de Berthe. Demain, quand elle serait mieux, , ce serait peut-être une déception, mais, ce soir, l'important était son apaisement.

Val dormait... Cinq minutes plus tard, Frédérique aussi.

— Arrête, Val !...

Le chien, grimpé sur les genoux de la jeune fille, la léchait tout en geignant...

— Tu es fou !... Qu'as-tu à pleurer ainsi ? As-tu aussi faim que cela ? Allez, ouste ! Descends !

Le chien obéit avec réticence, se coucha sur le dos, quémandant une caresse tout en continuant à geindre...

— Mon dieu !...

Frédérique, pétrifiée, scrutait le visage de Madame Berthe : blanc, immobile et surtout troué par deux yeux ouverts, fixés vers elle, mais vides d'une quelconque expression, les lèvres affaissées en un rictus qui fut, peut-être,

le dernier sourire de la vieille dame.

Bien que déjà persuadée que cette attitude insolite était celle de la mort, la jeune fille effleura la main ; glacée !... Le contact la fit bondir, tremblant de tout son corps. En proie à une frayeur insensée, elle se réfugia hors de la chambre, -Val sur les talons-, un Val qui avait senti la mort et qui était aussi apeuré qu'elle... Elle s'aspergea d'eau ; sa lucidité revint aussitôt : prévenir le docteur Benoît. Elle dut se faire violence pour retourner dans la chambre téléphoner, n'osant tourner la tête vers le lit...

— Allô ! Docteur Benoît ?... Venez vite !
Madame Berthe est morte.

Le docteur jura au bout du fil... :

— Pas d'affolement, petite ! Je rentre de l'accouchement. Je me change et j'arrive !

Immobile sur une chaise, dans la cuisine, Frédérique attendait... Il lui sembla qu'une éternité s'était écoulée quand la voiture stoppa et que le docteur entra.

— Ça va, petite ? Je ne pensais pas t'imposer une telle épreuve. Elle est morte pendant ton sommeil ?

Frédérique acquiesça de la tête.

— J'ai téléphoné à ses fils ; ils seront bientôt là... Remets-toi ! Je vais la voir.

« Remets-toi ! »... Plus facile à dire qu'à faire... Le choc avait été trop brutal pour Frédérique qui se sentait vidée de toutes ses forces, de toutes ses facultés de penser et d'agir. Depuis hier soir, elle avait conscience d'être manipulée ; par qui ? Pourquoi ?... Bien malin celui qui lui apporterait une réponse ! D'ailleurs, elle s'en fichait... Elle vivait un cauchemar dont elle n'était que spectatrice ! ...

Un coup à la porte... Deux dames, aussi âgées que la défunte, se glissèrent furtivement dans la pièce, hésitèrent à la vue de cette étrangère, et se crurent obligées d'expliquer :

— Le docteur Benoît nous a prévenues. Nous venons pour sa dernière toilette et l'habiller, pauvre Berthe !...

Elles disparurent, happées par la chambre.

Frédérique, impassible, ne bronchait pas, même pour répondre aux sollicitations de Val, qui, de temps en temps, lui tirait le bas du jean, puis partait vers la porte, espérant qu'elle le suivrait. Déçu, il soupirait, s'allongeait, la tête entre les deux pattes de devant ; quelques

minutes après, le manège reprenait.

Encore un claquement de portières... Cette fois, quatre personnes firent leur entrée : deux hommes et deux femmes. Un temps d'arrêt à la vue de Frédérique, pas de salut, point de questions... Le docteur apparut :

— On finit sa toilette. C'est le cœur qui a lâché. Quand je t'ai appelé, hier soir, Pierrot, je ne pensais pas que l'alerte était si sérieuse...

Vous avez terminé ? Merci, Mesdames. Les deux vieilles amies partirent en s'essuyant les yeux.

Les trois hommes s'engouffrèrent dans la chambre. Où étaient les deux autres femmes, les belles filles sans doute ? ...

Frédérique percevait une conversation à mi-voix dans la pièce voisine, puis brusquement le ton monta :

— Tu ne crois pas que tu vas t'emporter le service et l'argenterie !

— Et alors, c'est-y pas Pierrot, l'aîné ?

Avant même de s'être recueillies devant la défunte une dernière fois, les deux brus s'en disputaient les affaires. L'écœurement qui envahit Frédérique la fit enfin réagir, à la grande joie de Val qui bondissait. La jeune fille

prit son sac...

Le docteur et les fils parurent alors sur le seuil de la chambre : l'un d'eux se pencha vers le docteur, et lui murmura quelque chose à l'oreille, tout en dévisageant Frédérique...

Le docteur Benoît eut une réaction brutale :

— Je m'en porte garant comme de moi-même. Tu étais bien d'accord, hier, pour que quelqu'un la garde sans troubler ton sacrosaint entraînement. Je reconnais bien là ta sale mesquinerie. Tu ne veux pas fouiller son sac, et elle même par dessus le marché !

Cette fois Frédérique rougit violemment ; elle crut qu'elle allait vomir... La défense inconditionnelle du docteur n'effaçait pas l'affront ressenti, en devinant la demande de cet homme, frustré, que la politesse ne devait pas étouffer.

Sans un mot, sans un regard, elle passa la porte, rejoignant Val déjà au portillon. Elle inspira profondément une large goulée d'air frais, chargé des senteurs des roses ; heureusement les miasmes du cloaque où s'embourbait la maisonnette n'avaient pas encore envahi le jardin.

— Vite ! Vite !... Que je m'éloigne de là... Un sacré souvenir à effacer ! -murmura-t-elle, en sortant...

— Montez ! Je vous emmène prendre un bon petit déjeuner. Vous l'avez bien mérité, et moi aussi.

Le docteur Benoît avait rejoint Frédérique sur la route, au volant de sa voiture. Une seconde d'hésitation... mais la politesse l'emporta ; d'ailleurs, Val se prélassait déjà à l'arrière.

— Ils sont vraiment impossibles ! Pas de mauvais bougres, mais un tel manque de confiance en autrui, une telle âpreté au gain que cela en devient écœurant !

— Ne vous bilez pas pour moi, Docteur. La seule chose qui compte, c'est que la vieille Berthe soit morte heureuse, en croyant au retour de sa fille. Les autres, je les ai déjà oubliés...

— Vous êtes intelligente. Sûr que Berthe n'attendait que de revoir sa fille pour partir ; seul cet espoir la tenait.

— En somme, j'ai accéléré sa fin en ne la détrompant pas...

— Dans un sens, oui !... Mais quoi que vous ayez pu dire, elle ne vous aurait pas cru. Dans sa pauvre tête brouillée, sa conviction était que

vous étiez Anna. Elle a dû vous raconter les mille événements emmagasinés pendant vingt ans...

— Oui. Je n'ai pas tout suivi ni compris.

— Ensuite, apaisée, elle s'est endormie pour toujours. Je ne soupçonnais pas que ce cœur si malmené ne battait, en fait, que par la volonté farouche de revoir Anna.

— Quel calvaire a dû être sa vie ! Si j'ai pu vraiment lui procurer une seule once de soulagement ou de bonheur, je ne regrette pas cet épisode plutôt dramatique de mon voyage... Dans Manon des Sources, le Papé, après avoir tout mis en ordre, s'allonge sur son lit, tout endimanché, et meurt... J'avais cru à une « tournure » d'écrivain... En fait, je viens de le vivre !

— L'être humain est une source d'énigmes. J'aimais beaucoup Berthe. Je la connaissais depuis l'enfance. Elle était employée de maison chez nous ; mes plus gros chagrins, c'est à elle que je les confiais... Vous comprenez mieux ma complicité, ma promesse...

La voiture stoppa devant un bar, seul établissement ouvert dans la longue rue qui devait être la rue principale, à en juger par les nombreuses enseignes.

— Bonjour, Docteur ! Cette venue matinale témoigne d'une dure nuit !...

— Fichtre ! Une nouvelle âme dans la commune, Aurélie, chez les Vincent... Elle pourra se vanter de m'avoir donné des sueurs froides pour la sortir indemne...

Et aussi, une autre âme qui nous a quittés : la vieille Berthe !

— Mon Dieu !... La pauvre !... Encore que ce doive être une délivrance !...

Madeleine se signa... :

— Je vous apporte ce qu'il faut, tout de suite !...

Répondant à une question du docteur, Frédérique exposa brièvement le... « pourquoi » de sa présence en ces lieux...

Madeleine revint alors, un plateau lourdement chargé dans les mains, s'invitant à la table :

— Je prends un jus avec toi et la demoiselle... vers qui elle jeta un coup d'œil interrogateur.

— C'est Frédérique. Elle a trouvé Berthe blessée, et m'a appelé. Elle voyage à pied pour retourner chez ses parents.

— Ces jeunes !... Ils ne savent pas quoi inventer pour se distraire !... A pied !... Je n'irais

pas loin, moi.

Madeleine éclata de rire... Petite, bien en chair, la marche ne devait pas être son sport favori, si tant soit peu elle en eût un....

— Alors, cette fête !... Ça se prépare ?... Tu fais ton beurre, à ce que disent les gens bien intentionnés...

— Bof ! Je me défends. Mais cette année, j'ai un problème. Je ne pourrai pas ouvrir la buvette sur les quais, près des baraques et de l'aire de jeux.

— Et pourquoi ?... Il y en a plus d'un qui vont porter le deuil s'ils ne peuvent s'abreuver entre deux joutes... Surtout si le soleil persiste.

— Tu blagues, mais c'est catastrophique. Marie part, ce matin, un coup de téléphone... Sa mère est gravement malade ; elle doit être hospitalisée ! Victor et moi, nous ne sommes pas trop pour servir ici.

Madeleine hochait la tête avec une mine de « mater dolorosa »...

Alors, poussée par un instinct qui la surprit elle-même, Frédérique s'entendit proposer :

— Je peux rester deux jours ici, si vous voulez que je vous aide. Cela ma changera les

idées et me permettra de faire le point avant de retourner chez moi.

Une onde de soulagement envahit le visage de Madeleine qui, prolix, commentait cette aubaine, parlant travail et rémunérations...

Frédérique s'interrogeait intérieurement : la peur de la fin du voyage ou le désir de choisir enfin un épisode sans le subir.

Peu importait ! Le vin était tiré, il fallait le boire.

Chapitre IX

Le cœur en fête

Frédérique se promenait dans la ville où elle avait décidé de faire étape. Ragaillardie par une bonne douche, encouragée par Madeleine qui avait juré ses grands dieux de n'avoir nul besoin d'elle encore, Val sur ses talons, elle prenait vraiment plaisir à déambuler dans la rue principale ; elle s'attardait devant certaines vitrines, s'amusant à surprendre les échanges météo de deux messieurs âgés, ou les commentaires -télé de ménagères, les paniers déjà remplis des sacro-saintes courses.

Depuis longtemps sevrée de cette animation, témoin de la vie d'une cité aussi petite fût-elle, Frédérique s'y replongeait avec délice ; obnubilée par la recherche de sentiers cachés, par des abris pour la nuit, par le décompte des kilomètres à parcourir, elle s'était intéressée aux rares villages qu'elle

avait traversés, seulement par l'obligation d'un quelconque achat.

Les quais... La pancarte était tentante. Une ruelle pavée, peu visitée par le soleil, et la jeune fille déboucha sur une route qui longeait la rivière... Tout en haut, un énorme cargo au nom étranger, le flanc ouvert, était l'objet de soins de plusieurs marins qui s'agitaient autour de lui. La petite ville était un port à l'embouchure d'un fleuve qui, la marée aidant, possédait un tirant d'eau suffisant pour accueillir des bateaux d'un tonnage important. Bordant le trottoir, de hautes maisons mitoyennes, aux grilles en fer forgé, ouvraient leurs fenêtres sur des jardins minuscules où les massifs verts, à feuillage persistant, disputaient la place aux rosiers multicolores. Mais ces fenêtres, encadrées de volets bleus, marron et orange, donnaient à Frédérique la curieuse impression d'être autant d'yeux tournés vers la rivière, mais scrutant très loin, vers l'ouest, à la recherche de cet océan qui manquait tant à la jeune fille. Vigiles impassibles, elle semblaient guetter l'arrivée du flot dominateur qui, calme ou tumultueux suivant son humeur, perpétuait depuis des millénaires son alliance avec la rivière. Pour

l'instant, celle-ci se reposait, alanguie entre ses berges argileuses mille et une fois remodelées par les caprices des vaguelettes.

Les effluves de l'océan chatouillèrent vivement les narines de la jeune fille. Son cœur battit plus fort... Elle reconnaissait l'air du pays, un goût salé sur les lèvres... la mer, non, les larmes qui coulaient... Elle eut soudain envie de prendre ses jambes à son cou et de courir, courir... vers ceux qu'elle aimait et qui l'espéraient là-bas, pas très loin...

Deux mouettes volèrent en rase -mottes, poussant leur rire strident... Val aboya... Frédérique s'assit sur un banc.

Amarrés au quai, trois bateaux de pêche se balançaient mollement, et ce léger roulis emmena la jeune fille vers ses souvenirs...

Lui léchant le visage, Val la ramena au présent : Madeleine devait s'inquiéter... Vers la gauche, un pont enjambait la rivière, permettant de relier les deux rives. Soutenu par des arches arc-boutées, majestueuses, le tablier était placé très haut ; le point de vue sur l'horizon devait être une pure merveille. Frédérique se promit d'aller y jeter un coup d'œil plus tard.

Onze heures !... Frédérique avait pris place dans la buvette installée sur les quais : case rectangulaire adossée au mur d'une maison amie, pourvoyeuse du courant électrique, pour le réfrigérateur rempli à craquer de sodas et de bières, protégée du soleil par un parasol d'un orange éclatant, barré des lettres noires, de la marque qui, par ce cadeau, s'offrait une publicité bon marché...

- « Pas de verres !... Bouteilles et pailles, pour les gosses et les femmes !... Rincer... Essuyer... Trop de boulot ! » -avait tranché Madeleine. Véritable oasis, coincée entre deux baraques foraines, l'une, de loterie avec ses appâts aguichant les convoitises, l'autre, un tir, dont les cibles alignées et les fusils sagement rangés, attendaient la furia des futurs tartarins.

La fête foraine se préparait lentement. Le choc serait dans l'après-midi. Pour l'heure, les badauds se pressaient dans la rue principale, occupée sur toute sa longueur par des magasins ambulants, véritables cavernes d'Ali-baba où se côtoyaient livres, linge, vaisselle, plantes, brocante... et, pour ne pas être en reste, les commerçants de la ville avaient, eux aussi,

conquis leur trottoir par le déversement de leur stock.

Beaucoup d'animation agitait tout ce petit peuple, vantant sa marchandise ou marchandant à qui mieux mieux. Frédérique y avait pris un grand plaisir en regagnant son lieu de travail, plus pour garder la précieuse marchandise que pour déjà la vendre. Elle appréhendait un peu ses premiers clients, mais Madeleine avait assuré que tout se passerait bien. Le forain voisin, un habitué de longue date, lui prêterait main forte si quelque énergomène éméché l'ennuyait. Frédérique s'était exercée à servir, la veille, au bar. Elle sourit en repensant à la curiosité dont elle avait été l'objet, surtout de la part d'une bande de jeunes gens qui avaient chiné Madeleine, jusqu'à ce qu'elle consentît à leur dire le prénom de sa protégée. Ils avaient tous juré de venir la saluer et de boire un pot à sa santé, et surtout recommandé de ne pas rater le joute royale, clé de l'animation de l'après-midi dont ils seraient les héros ; discussion animée entre équipiers et adversaires, se promettant pas mal de délices -plutôt désagréables pour l'autre-, et surenchérissant les hauts faits passés.

Pour la première fois depuis son départ

de chez Adeline Moutier, Frédérique avait abandonné jean et blouson. Elle n'avait pas hésité, quand Madeleine lui avait proposé le tenue du pays : jupe rouge mi-longue avec le tablier fleuri ; corsage de dentelle blanche aux manches blousantes et au col fermé par un nœud de velours rouge... -le fichu et la coiffe ayant été jugés superflus par Madeleine qui, humant l'air, avait prédit une chaude journée, « tout à fait convenable pour le commerce »...

Le reflet de la jeune fille, bien proportionnée, aux cheveux noirs et aux yeux noisette, renvoyé par la glace, ne déplut pas du tout à Frédérique. Madeleine avait même commenté ; « ... chaleur, plus... jolie serveuse... bonjour les dégâts ! »

— Bonjour ! En forme ?

Toute à ses pensées, Frédérique sursauta puis rougit en reconnaissant un des garçons de la veille, celui qu'elle avait remarqué le plus, vu l'insistance avec laquelle il l'avait regardée.

— Bonjour ! Vous êtes mon premier visiteur.

— J'espère bien... Frédérique... C'est bien cela. Moi, c'est Alain... Dis, on laisse tomber le « VOUS »...

— Bien sûr !

— Deux bières, mademoiselle.

— Oui, Messieurs !

La journée était lancée. Alain demeura là, discutant avec ceux qu'il connaissait, racontant des anecdotes souvent amusantes, posant des questions entre deux services, se présentant lui-même : Étudiant en deuxième année de Droit à la faculté de Bordeaux, rentrant tous les week-ends dans sa petite ville.

Quand la clientèle devint plus importante et la demande plus pressante, il entra carrément dans la buvette et donna un sérieux coup de main...

Madeleine, venue en renfort, n'en crut pas ses yeux.

— Dis-donc, Alain, c'est ma serveuse qui t'inspire ?

— Dans le mille, dame Madeleine ! Il fallait la choisir moins jolie..Mon aide ne vous sied-elle pas ?

— Sûr que oui, sacré gars ! Je m'en étonne, et je m'en réjouis. Sur le champ, je m'en retourne au bar.. Méfie-toi, Frédérique, c'est un drôle de charmeur.

Madeleine éclata de rire alors que Frédérique, cramoisie, accroupie sous le comptoir, cherchait une hypothétique pièce échappée...

Vers quatorze heures, l'accalmie se produisit. Madeleine apporta un repas froid.

— Voilà, serveur bénévole, en remerciements,... je te nourris ; j'en ai même prévenu ta mère.

— Vous êtes trop bonne ; je ne me suis guère ennuyé ; dommage que je sois obligé de m'arrêter.

Un ombre effleura le front de Frédérique.

Et la fameuse course ? Tu es rameur dans l'équipe du Pierre ou du Jacques ?

— De Pierre, le futur vainqueur ! Et Frédérique, elle viendra assister à notre triomphe ?

— Sûr ! Je ne rate jamais une course. Elle sera avec moi !

Après le départ d'Alain que ses copains arrachèrent de la buvette après force plaisanteries, Frédérique n'eut guère le loisir de cogiter ; de la foule énorme qui se pressait autour des stands montait vers le ciel une cacophonie monstre, mélange indéchiffrable

de cris, de rires, de chansons, de réclames, de musique. Le soleil, roi brillant, accueillait favorablement cet hommage, dardant des rayons si chauds que la meute des assoiffés grandissait. Madeleine avait dû opter d'aider à la buvette, Victor suffisant au bar plus délaissé. Par trois fois, les casiers avaient été renfloués.

Victor arriva, précisant, résigné :

— La joute va bientôt commencer. J'ai fermé là-haut et je prends la relève, ici. Vous me raconterez.

— Val, tu restes avec Victor.

Ledit Val, accablé de chaleur, étendu de tout son long près du réfrigérateur dont il pompait la fraîcheur à chaque ouverture, daigna ouvrir les yeux, regarda Frédérique et se rendormit aussitôt. La joute ne le concernait en aucune façon.

— De chez Justine, ma sœur, nous sommes aux premières loges. Le balcon se trouve pratiquement face au môle de départ. Rien ni personne ne nous gêne.

Comme répondant à un mystérieux signal, la mouvance de la foule, jusqu'alors incontrôlée, se disciplinait et amorçait un même mouvement vers la rivière, désertant les baraques. Des barrières métalliques la canalisaient, le long de la rive bordant les quais ; l'autre berge, plus sauvage, abandonnée ordinairement aux roseaux, se peuplait de curieux. Les paris allaient bon train.

Madeleine avait dit vrai ; du balcon, la vue était splendide. La rivière était haute, la joute devant se dérouler au tout début de la marée descendante. La rapidité du courant se devinait sous la surface lisse que nulle vaguelette ne troublait.

— Quelle chaleur ! Un orage couve, pas loin... Il éclatera cette nuit, foi de marin ! ...

Frédérique sourit : aucun nuage n'altérait le bleu azuréen... Le mari de Justine affabulait.

— Les voilà !... Les voilà !... -La rumeur s'amplifiait ; la musique de la fanfare se rapprochait...

Frédérique se pencha : les majorettes ouvraient la marche, symphonie de rouge et de blanc, puis, derrière, deux groupes de cinq garçons, et fermant le cortège, les musiciens. La foule ovationna les acteurs du jeu qui défilaient, droits et sérieux, le visage tendu, déjà dans leur course. Dans chaque groupe, quatre portaient une rame sur l'épaule ; celui qui les précédait tenait un long bâton, dont l'une des extrémités paraissait fortement rembourrée, et, de l'autre main, une sorte de bouclier de cuir.

Chaque équipe, conformément à la coutume, était déguisée. Pour l'une, le costume du paysan charentais, pantalon de velours noir, blouse grise descendant sous les genoux, égayée par le foulard rouge, le chapeau noir enrubanné aux larges bords, et les sabots, qui ne manquaient pas à l'appel ; pour l'autre, le costume des baigneurs 1900, le caleçon d'une pièce à rayures bleu et blanc, serré aux mollets, les sandales de cuir, et pour la vraisemblance, une magnifique paire de moustaches ; Frédérique reconnut Alain et lui adressa un petit salut, quand il leva les yeux, connaissant très bien les habitudes de Madeleine.

Stoppant au môle, saluées par les personnalités présentes, les deux équipes entreprirent la périlleuse action de monter

dans la longue barque toute fleurie qui serait leur char d'assaut, sans la faire chavirer.

L'équipe des paysans n'avait abandonné que les sabots...

— Et le reste ?... Ils sont fous -commenta Madeleine-..., le poids va encore les désavantager !...

— Sans compter le danger de couler, s'ils tombent à l'eau, -renchérit le mari de Justine-.

Frédérique soupira : « Décidément, il voit tout en noir, celui-là ! »...

Les deux embarcations s'éloignèrent lentement de la rive, l'une vers la droite, l'autre, vers la gauche, les rameurs placés en quinconce et au centre ; bien ancré sur ses jambes, le jouteur, la barre pointée vers le ciel et le bouclier de cuir ajusté sur le devant du corps. Des applaudissements nourris saluèrent le départ.

Une centaine de mètres parcourus environ, presque simultanément, les deux barques amorcèrent un demi-tour impeccable ; la cadence des rameurs s'accrut, les jouteurs se préparèrent ; la foule retint son souffle... Arrivées presque face à face, les deux barques s'écartèrent brusquement ; les perches,

solidement agrippées, cherchèrent leur proie. De chaque côté, le coup fut esquivé sans que l'équilibre des combattants ne parût menacé. Un « oh » de désappointement s'exhala des poitrines... Le ballet des embarcations reprit... Cette fois, l'affrontement fit mouche : un baigneur 1900 fut touché mais passablement fort pour basculer dans l'eau... L'équipe d'Alain avait eu chaud !... Frédérique respira...

Les charges se succédaient, les coups devenaient plus précis ; chaque adversaire ayant pris la mesure de l'autre, chacun son tour ; les meneurs faillirent perdre la main, ne devant leur sauvetage qu'à la dextérité des rameurs qui, jouant sur les mouvements de la barque, les dégageaient de leur inconfortable posture. Les encouragements fusaient. La rivière, énervée par l'agression des rames, participait maintenant à la joute, mais en trouble-fête. Sa surface se hérissait de creux et de bosses, dont l'imprévision rendait malaisée la tâche des rameurs.

La fatigue aidant, l'eau était attaquée avec moins de force.

— Ceux de Pierre sont plus frais -commenta Justine-.

Effectivement, la barque de l'équipe des baigneurs 1900, filant plus rapidement, créa un courant d'eau plus violent qui monopolisa l'attention des rameurs, et désarçonna légèrement Jacques, le paysan charentais. Ces quelques secondes suffirent. La perche de Pierre, pointée avec justesse, s'appuya avec force sur la poitrine de Jacques. Perdant totalement l'équilibre, non soutenu par les rameurs, Jacques tomba à la renverse, dans l'eau glauque, agitée de violents remous qui se refermèrent sur lui...

Un hurlement de joie jaillit de la foule, mais là, dans la rivière, quelque chose d'insolite se passait. Les gagnants ne manifestaient pas leur victoire. Au contraire, inquiets, tous les protagonistes se penchaient, scrutant l'eau... Jacques ne remontait pas... Le cri de joie s'interrompit bizarrement dans sa phase la plus haute, et un silence oppressant gagna, par vagues successives, tous les spectateurs, au furet à mesure qu'ils comprenaient... Le bruit du moteur du Zodiac le rompit brutalement. Les secondes duraient des siècles...

Pierre, lâchant sa perche, plongea...

— Je l'avais bien dit que son costume était dangereux. Il a coulé...

— Je crois bien que sa tête a heurté une des rames...

Pierre réapparut... une goulée... Nouveau plongeon... Le Zodiac évitait la zone...

Soudain le murmure s'amplifia : Pierre jaillit, maintenant la tête de Jacques hors de l'eau. Le zodiac se rua. Les deux hommes furent hissés sur le bateau... Le silence était total...

Que se passait-il au fond du bateau ? L'ambulance de la Croix Rouge était sur le môle...

— Ça y est !... Tout va bien !... -hurle Pierre !...

La foule en délire l'ovationna. Frédérique se surprit à hurler autant que les autres. La tension était à son paroxysme.

— Eh bien ! Ils pourront se vanter de nous avoir causé une sacrée frousse, cette année ! Viens vite Frédérique. Il va y avoir du boulot. Une telle peur qui finit bien, cela donne soif !..

Comme toujours, Madeleine avait vu juste. La buvette ne désemplassait pas. Alain, changé et remis de ses émotions, était venu arroser la victoire avec tous les combattants, puis, de nouveau, simplement, avait offert son aide.

Frédérique était radieuse.

— Alors, Frédérique, pas trop fatiguée ?

— En pleine forme, Docteur Benoît. Je ne regrette absolument pas mon escale ici.

Vingt trois heures !... La soirée battait son plein. Les amateurs, fort nombreux, se pressaient devant toutes les baraques. Le temps se mettait à l'orage. D'énormes nuages envahissaient le ciel ; comme répondant à un mystérieux rendez-vous, ils s'accumulaient au dessus de la rivière, et le vent ne parvenait pas à les déloger, et pourtant, il s'époumonait ferme. Toutes les guirlandes de lumière dansaient la gigue ; les bâches claquaient sèchement. Le propriétaire de la grande roue lorgnait, avec une inquiétude grandissante, les fragiles nacelles qui, suspendues au dessus du vide, se balançaient dangereusement sous les rudes secousses... Frissons garantis, rires teintés d'effroi pour les occupants ravis.

Madeleine revint pour la énième fois du bar.

— Le tonnerre n'est pas loin., Sans tout ce tintamarre, vous l'entendriez. Dites, vous deux, vous avez assez travaillé ; allez vous divertir avant que le ciel ne vous tombe sur la tête. Victor attend que les acharnés de la belote

terminent, puis il viendra m'aider à tout ranger.

— Et Val ?...

— T'occupe !... Il viendra avec moi,... hein le chien ?...

— Tu restes avec Madeleine, Val !... Je reviens !

Une caresse sur le poil frisé... Résigné, Val regarda sa maîtresse s'éloigner. Il poussa un long soupir, s'assit sur son arrière-train, les yeux fixés vers l'endroit où elle s'était fondue dans la foule, sa main dans la main d'Alain.

Rattrapant le temps perdu, les jeunes gens firent le tour des stands : des auto-tamponneuses aux jeux d'adresse -où Alain gagna un singe en feutrine et un ours en peluche qu'il offrit à la jeune fille- au chichi brûlant, dévoré en pouffant de rire devant les miroirs déformants-, à la chenille ultra-rapide au sifflement strident, où les bras d'Alain enserrèrent les épaules de Frédérique-, ils essayèrent tout... sauf la grande roue, mise définitivement hors circuit pour cause de vent dangereux.

C'est vrai que le souffle avait encore augmenté en puissance. Les grondements du tonnerre se rapprochaient, les premiers éclairs

zébrait le ciel noir d'encre.

— Et si nous allions danser !... -proposa Alain-

— Chic, alors !.

Sous le « tivoli », l'espace aménagé était parcimonieusement éclairé. Des haut-parleurs diffusaient une musique endiablée, orchestrée de main de maître depuis sa platine par un disc-jockey amateur, qui prit le temps de les apostropher :

— Salut, Alain !... Charmante, la petite ! Je comprends ton absence de la soirée. Veinard !...

— Salut, Pierre. !... Toujours aussi blagueur !

Frédérique et Alain se plièrent au rythme. Le son s'amplifia, histoire de faire la pige au tonnerre qui s'excitait, lui aussi. Une série de slows suivit... Frédérique amorça un retrait de la piste de danse, et Alain l'enlaça fermement ; les joues de la jeune fille s'empourprèrent, son cœur accéléra ses battements. Sa tête était à la hauteur des épaules d'Alain. Elle recevait son souffle, court et rapide, sur la nuque. La mélodie lente et douce la pénétrait ; elle flottait dans un rêve... « Fasse le ciel que cela durât une éternité ! »... Mais le ciel, occupé à régler ses comptes avec on ne savait trop qui, fut peu enclin à écouter cette silencieuse prière

terrestre...

Un éclair... Un grondement assourdissant... La musique stoppa net... Les lumières s'éteignirent... Le « oh » de déception unanime des danseurs eut à peine le temps de s'exprimer qu'un « ah » de satisfaction, au retour des éclipsées, le remplaça... Tout reprenait, mais le tonnerre se déchaîna de nouveau... De grosses gouttes s'écrasèrent sur la toile...

Arrêt obligatoire !... Clôture du bal ! -hurla l'homme orchestre qui rangeait le matériel avant le déluge.

Frédérique et Alain demeuraient face à face, immobiles. Le crescendo de leur euphorie, interrompu brutalement, leur laissait un arrière-goût d'amertume, un je ne sais quoi d'inachevé...

La pluie tombait drue.

— Il faut que j'y aille. Madeleine a sûrement besoin de moi.

Frédérique avait réagi, la première.

— On va prendre une bonne saucée !...
Courons !

Main dans la main, ils s'élançèrent...
Objectif : buvette... Plus personne... Vite, le bar...

Là, Madeleine guettait, inquiète...

— Ouf ! Vous voilà ! Quel orage, mes aïeux !
Drôle d'apothéose pour cette soirée !... Dans
quel état vous êtes !...

Va te sécher ; sinon, tu partiras d'ici avec
un bon rhume ! Et toi, Alain ; heureusement la
maison est tout près !...

Val avait entrepris un léchage systématique
des pieds de sa maîtresse ; tout en prouvant
son affection, il se rassurait ; elle avait été bien
loin de lui, aujourd'hui.

— Au revoir, Frédérique ! A demain !...

— Au revoir, Alain ! Merci pour tout.

Banalités de commande... Puérité d'une
soudaine timidité... Frédérique s'en voulait de
cette médiocre prestation... Elle maudissait le
temps, en voulait même à Madeleine d'être là...

Tant de mots se bousculaient dans sa gorge,
tant de pensées s'agitaient dans sa tête, tant de
tension chavirait son cœur, et elle se sentait si
désarmée...

Épuisée par la journée, serrant dans ses mains
l'ourson et le singe, elle sombra dans un sommeil
sans rêve, alors que la tempête se déchaînait.

Chapitre X

Le retour

— Tu aurais pu dormir plus longtemps, Frédérique. Je te prépare ton petit déjeuner ; le vent ne t'a pas trop dérangée ?

— J'ai dormi comme une souche.

— La tempête a été violente. Il paraît qu'ils ont du dégât sur la côte. Tiens, voilà le dernier bulletin d'information.

Le commentateur confirmait les dires de Madeleine avec force détails sur les arbres arrachés, les toitures envolées, les voitures retournées. Un village avait subi une véritable tornade. Et le commentateur poursuivait :

— « L'inquiétude grandit dans le petit port de pêche de la Côtinière, où aucun message du Jean III n'a plus été capté depuis le seul SOS enregistré, en fin de soirée, et brutalement interrompu... »

Frédérique devint blanche comme un linge et s'appuya au dossier d'une chaise...

— Et, ça ne va pas ?

— Le Jean III... ! Le Jean III ! -Frédérique avala sa salive avec peine – C'est le bateau du mari de ma cousine ! Ils sont trois à bord, habituellement : Jean, son frère de vingt ans et Joseph, un ouvrier pêcheur...

Les sanglots lui coupèrent la parole...

— C'est'y pas malheureux !... Quelle vie ! ... Mais c'est peut-être juste une panne de radio !...

— Il faut que je parte tout de suite ? Dans ces moments-là, toutes les présences sont indispensables. Mes parents doivent être dans la peine.

Le ton de la jeune fille n'admettait aucun commentaire. Madeleine le comprit bien et se tut...

Frédérique redescendit, prête au départ, Val sur ses talons. Elle tendit un papier à Madeleine :

— Mon adresse, pour Alain -s'il la demande-... Vous lui expliquerez mon départ subit.

— Bien sûr, petite ! Voilà ton dû !...

Un client entra :

— Salut la compagnie !... Un noir, vite fait, Madeleine ! Je suis en retard, ce matin... des branches partout, sur les routes... Sacrée tempête !

— Tiens, Mathieu, tu tombes à pic ! C'est ton jour de livraison dans l'île... Peux-tu prendre une passagère ?

— Sûr, mais derrière, car j'ai des casiers fragiles sur le siège avant, et je n'ai point le temps de tout défaire.

— Aucune importance, n'est-ce pas Frédérique ?... Le problème est de rentrer au plus tôt.

Frédérique acquiesça ; plus question de musarder. Elle embrassa Madeleine, s'installa à l'arrière, Val à ses pieds. Elle était mieux toute seule, au milieu des caisses... Pas envie de converser !...

Elle revoyait Catherine, le jour de son mariage avec Jean. Cinq ans déjà !... et trois bambins dont des jumeaux. Qu'est-ce qu'il avait trimé le Jean, pour avoir son bateau à lui !... Les larmes mouillèrent de nouveau ses yeux. Val

la lécha. Comme elle avait dû être longue la nuit précédente ! Elle la revivait comme si elle avait été présente.... Dès l'annonce du bateau en difficulté, les femmes avaient dû se rendre chez la mère de Jean et d'Alex où se trouvaient Catherine et la femme de Joseph. Les enfants en bas âge confiés à quelques grandes....Un seul cœur battait à l'unisson autour de trois femmes meurtries ; on parlait bas, les mains croisées dans une perpétuelle prière, l'ouïe tendue vers l'extérieur dans l'attente d'une quelconque nouvelle.

Les hommes, massés sur le port, devaient aller et venir, scrutant l'horizon bouché, le bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles, les mains dans les poches, poings serrés, insensibles aux rafales de pluie. De temps en temps, un café bouillant, pris dans le bistrot du port, qui ne fermerait pas de la nuit, les réchaufferait ; brûlant cigarette sur cigarette, ils devaient se rassurer en se racontant des histoires de sauvetage, jetant sans le vouloir un regard sur le téléphone qui trônait sur le comptoir et d'où viendrait, peut-être, la nouvelle bonne ou mauvaise de la gendarmerie maritime.

La tête enfouie dans les bras entourant les genoux, Frédérique avait mal, très mal. Plongée dans le drame qu'elle redoutait quotidiennement, toutes les familles de marins, elle retrouvait cet océan tant aimé au pire moment... celui où ses actions meurtrières, imprévisibles, faisaient basculer ceux qui l'admiraient vers la haine.

— Eh, petite ! C'est ici que tu veux descendre ? Je peux t'avancer plus...

Frédérique sursauta ; toute à ses pensées, elle n'avait pas eu conscience du chemin, n'ayant même pas remarqué l'arrêt au péage du pont.

— Non, non !... Merci ! Je suis pratiquement arrivée ! Vous m'avez rendu un grand service.

— De rien, petite ! A la revoyure ! Bon vent !

Les bras ballants, Frédérique suivit la camionnette du regard... Elle était désespérée, Val, sans vergogne, furetait partout, à l'affût des mille odeurs nouvelles que son flair lui révélait, grognant et levant la patte à chaque découverte.

Un soupir... Le sac remis au dos, la jeune fille s'engagea dans le sentier ombragé qui s'offrait à elle. Quelques mètres de sous-bois puis le sable... ce sable fin et mordoré, accumulé en dunes qui, montant en pente douce, cachait encore ce que Frédérique humait et percevait : l'Océan !

Et, brusquement, au sommet, la redécouverte et la fascination : l'immensité verte s'étalait, rejoignant l'horizon dans une union sans fin. Il était là, près et lointain à la fois... La parcelle du cœur de Frédérique, pour se blottir quelque part dans le sable, reprit normalement sa place, et la sensation de vide qui l'oppressait depuis si longtemps se combla.

Avec précaution, elle s'avança, foulant lentement ce sable qui avait supporté ses premiers pas. Elle se déchaussa et, avec respect, entra dans l'eau. La morsure froide la fit frissonner mais dieu que c'était bon !... Elle trempa ses mains et les passa sur son visage... Tout était comme dans ses souvenirs. Frédérique se retrouvait chez elle.

Les aboiements furieux de Val qui courait, comme un fou, après les mouettes, la ramenèrent à la réalité.

— C'est pas tout, Val, le plus dur reste à faire !

Rechaussée, serrant son sac, elle repartit...
Encore un petit ruban d'asphalte...

Le cœur de Frédérique cognait, l'appréhension lui taraudait l'estomac... Comment ses parents allaient-ils l'accueillir, après l'angoisse qu'ils avaient dû éprouver à cause d'elle ? D'instinct, elle ralentit le pas... Mais là, au détour du chemin, la maison blanche apparut, et avec elle, une forme accroupie badigeonnant le mur... Une seconde d'hésitation, un pinceau qui choit et un cri qui résonne, énorme :

—Frédérique !...Maman,c'estFrédérique !...

Mais le cri n'a pas fini de se briser en mille éclats que Frédérique est déjà dans les bras de son père, mêlant ses larmes aux siennes...

Défaillante sur le pas de la porte mais ouvrant large ses bras, la mère de Frédérique y accueille l'enfant prodigue... Tout est noyé dans ces instants de joie intense...

Peu à peu, le regard de Frédérique reprend

possession de son « chez elle », semblable à ce qui est gravé dans sa mémoire, mais quelques détails rappellent l'odyssée : sa photo qui trône sur la cheminée, le téléphone...

— Pour les nouvelles de mademoiselle Moutier ou... des gendarmes -explique sa mère.

Frédérique ne se souvenait pas que sa maman avait autant de cheveux blancs...

— Et le Jean III ? -interrogea Frédérique anxieuse.

— Ah ! Tu as su !... Quelle peur nous avons eue !... Mais il y a deux heures à peine, la gendarmerie maritime a reçu un télex... Ils ont été sauvés par un chalutier espagnol qui avait capté leur SOS et qui, bien que pêchant clandestinement, n'a pas hésité à se dérouter pour les remorquer.

Braves gens !... La solidarité entre les marins n'est pas un mythe. Aucun reproche. Aucune question. Ses parents savourent sa présence : elle est là. Qu'importe le passé !

— C'est bon de se retrouver... -souple son père- et avec, en plus, un hôte supplémentaire ...

— Ah, je ne vous ai pas présenté : c'est Val ,

mon compagnon de route.

— Bienvenue à toi, Val !...

Ah, tu sais, Frédérique, j'ai parlé à Amboise, un des patrons-pêcheurs... Il est prêt à essayer une fille comme apprentie !... Alors, moussaillon, si le cœur t'en dit toujours !!...

— Si le cœur m'en dit ! Bien sûr !... Plus que jamais ! -répondit-elle, avec enthousiasme ...

Moussaillon !... Le passé récent resurgit soudain... Tous les visages qui ont jalonné son parcours : Valentin, Lucette, le père Thomas... puis deux yeux bruns et un sourire si doux... Alain !...

Oui, Alain... qui sait, peut-être demain, au détour du chemin !

Épilogue

Frédérique -la lecture terminée- referma son cahier, et en caressa doucement la couverture rouge. Elle resta un moment, les yeux clos... Oui, Alain Coustin était apparu au détour du chemin !... La rencontre fortuite, due à la proposition de Madeleine, avait perduré, et ils avaient construit leur avenir, ensemble... lui, avocat, et elle... marin pêcheur.

En ce qui concerne les autres personnes que le hasard et le destin avait placées sur son chemin, les liens noués avaient tenu bon, malgré les années. L'île était en quelque sorte une terre d'accueil où même les générations nouvelles se sentaient en harmonie.

Valentin, qui avait raccroché sa besace d'infatigable marcheur, la reprenait pour parcourir plages et forêts de l'île dont il connaissait désormais tous les secrets.

Frédérique regarda sa montre... Il était bien tard !... ou déjà, si tôt !... Heureusement, Alain était en colloque à Poitiers... Les souvenirs

pleins la tête, elle se leva, le cahier sous le bras, ferma le bureau et sortit... Guidée par les senteurs de la marée montante, elle se dirigea vers la plage pour admirer le spectacle immuable mais fascinant du soleil se levant sur son île.

Achévé d'imprimer le xxxx 2014
par les Editions Scripta – Anoux-la-Grange
54800 Jouaville
info@editions-scripta.com
n° éditeur : 0xxxx
n° ISBN : 978235321xxxx

